

250 ans de capitalisme

Roelandts Marcel

Travail en cours, version du 17 mars 2020 : § 1 à § 3 + sources

Introduction

I. Rapide survol de 250 ans de capitalisme

De la révolution industrielle à la fin de la double bipolarisation du monde
Les quatre temps du rapport de force entre les classes

II. La lutte des classes de 1760 à la révolution russe

Travailler plus pour gagner moins
Part des profits et taux de profit
De grands sacrifices pour de maigres résultats
Des témoignages accablants

III. Un monde *économiquement* polarisé

Pays industrialisés et Tiers-Monde
Cause et conséquences de cette bipolarisation
Le cas emblématique de l'Inde
Tiers-Monde, entre-deux guerres et Trente glorieuses
Eclatement du Tiers-Monde

A suivre ...

Annexes sur les données et la méthodologie

Tableau des données les plus importantes
Sources des données pour les graphiques
Présentation des données
Remarques sur le choix de la série sur l'évolution du salaire réel
Le calcul du taux de plus-value en GB
Liste des graphiques (G), tableaux (T) et cartes (C)
Quelques graphiques complémentaires
Bibliographie

Introduction

C'est dans l'enfer de cet atelier du monde qu'est l'Angleterre du XIX^e siècle que Marx et Engels élaborent leur critique du capitalisme et s'impliquent dans les premières expressions du mouvement ouvrier. Engels s'y attelle dès 1845 dans son ouvrage sur *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, et Marx en analyse tous les ressorts deux décennies plus tard dans *Le Capital*. Mais une préoccupation taraude ce dernier « *en son for intérieur* » et « *depuis longtemps* » : celle de construire des graphiques illustrant l'évolution des principaux indicateurs économiques qu'il a élaboré et ceci afin de déterminer mathématiquement les lois essentielles des crises : « *J'ai soumis à Moore [le traducteur du Manifeste en anglais] un problème avec lequel je me suis colleté en mon for intérieur pendant longtemps ...tu connais les tableaux où sont inscrits les prix, les taux d'escompte, etc., avec les fluctuations qu'ils subissent au cours de l'année, représentées par des courbes en zigzag qui montent et descendent. J'ai tenté, à différentes reprises, de calculer – pour analyser les crises – ces hauts et bas comme on analyse des courbes irrégulières, et, j'ai cru possible (et je crois encore que c'est possible, à l'aide d'une documentation choisie avec assez de soin) de déterminer mathématiquement, à partir de là, les lois essentielles des crises. Moore pense que la chose est irréalisable pour l'instant, et j'ai décidé d'y renoncer pour le moment...* »¹. L'indigence de l'appareil statistique de son époque et la santé défaillante de Marx ne lui permirent pas de finaliser cette ultime tentative et véritable préoccupation de toute une vie, comme en témoignent ces trois exemples pris parmi de nombreux autres : (a) ses demandes pressantes et récurrentes pour disposer des données comptables de l'entreprise familiale de son ami Engels² ; (b) ses travaux sur la crise de 1857 où il collationne des données statistiques pour les présenter sous la forme de tableaux Excel afin de valider ses analyses (cf. illustration ci-dessous)³ et (c) son utilisation de statistiques pour fonder l'argumentation théorique présentée dans son ouvrage [*Salaires, prix et profits*](#)⁴. Quant à notre propre contribution, elle tentera – en partie du

¹ [Lettre de Marx à Engels du 31 mai 1873.](#)

² Parmi beaucoup d'autres, notamment les lettres à Engels des 2, 4 et 5 mars 1858.

³ Document reproduit à partir des travaux de Hecker sur les manuscrits de Marx : [texte](#) et [présentation](#).

⁴ « Je cite monsieur W. Newman, et non le professeur Francis Newman, parce qu'il occupe, en économie politique, un rang éminent comme collaborateur et éditeur de *l'Histoire des prix* de M. Thomas Tooke, cet ouvrage magnifique qui suit pas à pas l'histoire des prix de 1793 à 1856. (...) Si au lieu de ne considérer que les fluctuations journalières, vous analysez le mouvement des prix du marché pour de plus longues périodes, comme l'a fait, par exemple, Tooke dans son *Histoire des prix*, vous trouverez que les oscillations des prix du marché, leurs écarts par rapport à la valeur, leur hausse et

I. Rapide survol de 250 ans de capitalisme

De la révolution industrielle à la fin de la double bipolarisation du monde

La période qui s'étend de la seconde moitié du XVIII^e siècle à la première guerre mondiale constitue une charnière dans l'histoire économique du monde. La révolution industrielle qui naît en Angleterre se déploie en Europe occidentale et dans le nouveau monde : Amérique du Nord, Australie et Nouvelle-Zélande. Quelques germes essaient aussi dans certains autres pays des Amériques qui avaient acquis leur indépendance politique dès le début du XIX^e siècle – comme l'Argentine notamment. Ensuite viennent la Russie et le Japon.

Ces pays, qui ne détenaient que 20 % de la production manufacturière mondiale en 1800, en concentrent près de 80 % en 1913. Autrement dit, les premiers arrivés ont accaparé les bénéfices de la révolution industrielle au détriment du reste du monde. Ce fossé économique atteint son maximum durant l'entre-deux guerres. Il résulte d'une politique coloniale prédatrice qui désindustrialise les pays colonisés. En effet, très limitée au début du XIX^e siècle, la colonisation connaît son apogée à la veille du premier conflit mondial.

Cette formidable concentration de richesses à un pôle de la planète configure une première bipolarisation géoéconomique entre quelques pays industrialisés et le reste du monde. Autrement dit, si le capitalisme exerce sa domination sur la totalité des continents en 1913, il est encore très loin de s'y être développé partout. Il faudra attendre la fin des *Trente glorieuses* et de la *guerre froide* pour qu'il se déploie géographiquement de façon significative sur une bonne partie de ce qui était anciennement considéré comme le *Tiers-Monde*, surtout en Asie, mais également en Afrique où quelques pays commencent aussi à connaître des croissances très significatives depuis plusieurs années.

Dès le milieu du XVIII^e siècle, la Grande-Bretagne occupe une place de choix comme laboratoire précoce de cette dynamique : berceau du capitalisme

moderne⁶ et de l'économie politique, ce pays domine le monde jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle pour laisser progressivement la place aux Etats-Unis et à l'Allemagne sur le continent européen. Dans ce contexte d'écrasant pouvoir de quelques économies impériales, aucun pays ne peut prétendre à une réelle indépendance, même ceux d'Amérique du sud formellement émancipés de leur tutelle coloniale plus précocement. C'est la logique économique extravertie du capitalisme – c'est-à-dire d'un système qui a structurellement besoin d'étendre géographiquement et sectoriellement sa sphère de valorisation – qui sera au fondement de cette concurrence coloniale puis guerrière entre les premiers pays industrialisés. Cette compétition impériale constitue la trame d'une seconde bipolarisation de la planète venant se superposer à la première et dont la guerre froide constitue l'aboutissement ultime. Cette dernière qui risquait de finir en guerre nucléaire totale, n'est pas allée jusque-là, mais elle a engendré de multiples guerres chaudes locales ayant fait autant de victimes que lors du second conflit impérialiste planétaire.

La première bipolarisation est essentiellement d'ordre *économique*, elle sépare quelques pays précocement industrialisés et riches aux autres – extrêmement pauvres et dépendants – dénommés *Tiers-Monde*. La seconde est surtout *géopolitique* et oppose des constellations de pays se disputant une domination continentale ou planétaire : la *Triple entente* et la *Triple alliance* qui s'affrontent dès la fin du XIX^e siècle pour déboucher sur la première guerre mondiale ; les pays de l'Axe opposés au bloc occidental lors de la seconde ; le bloc soviétique et américain durant la guerre froide.

En desserrant ce double étau de bipolarisation économique et géopolitique qui organisait le monde depuis le XIX^e siècle, la fin des *Trente glorieuses* (1975) et de la guerre froide (1989) permettent à nombre de pays de s'autonomiser et de prendre leur envol dans un monde multipolaire qui commence à se rééquilibrer sur le plan économique. Cette dynamique se développe avec d'autant plus d'aisance que les Etats-Unis sont en perte de vitesse au point de se faire mordre les croupières par une Chine se fixant comme objectif de lui disputer le leadership mondial, tant sur le plan économique que géopolitique.

Une telle configuration n'est cependant pas amenée à perdurer, car un monde multipolaire 'pacifié' fonctionnant dans le cadre d'accords multilatéraux est

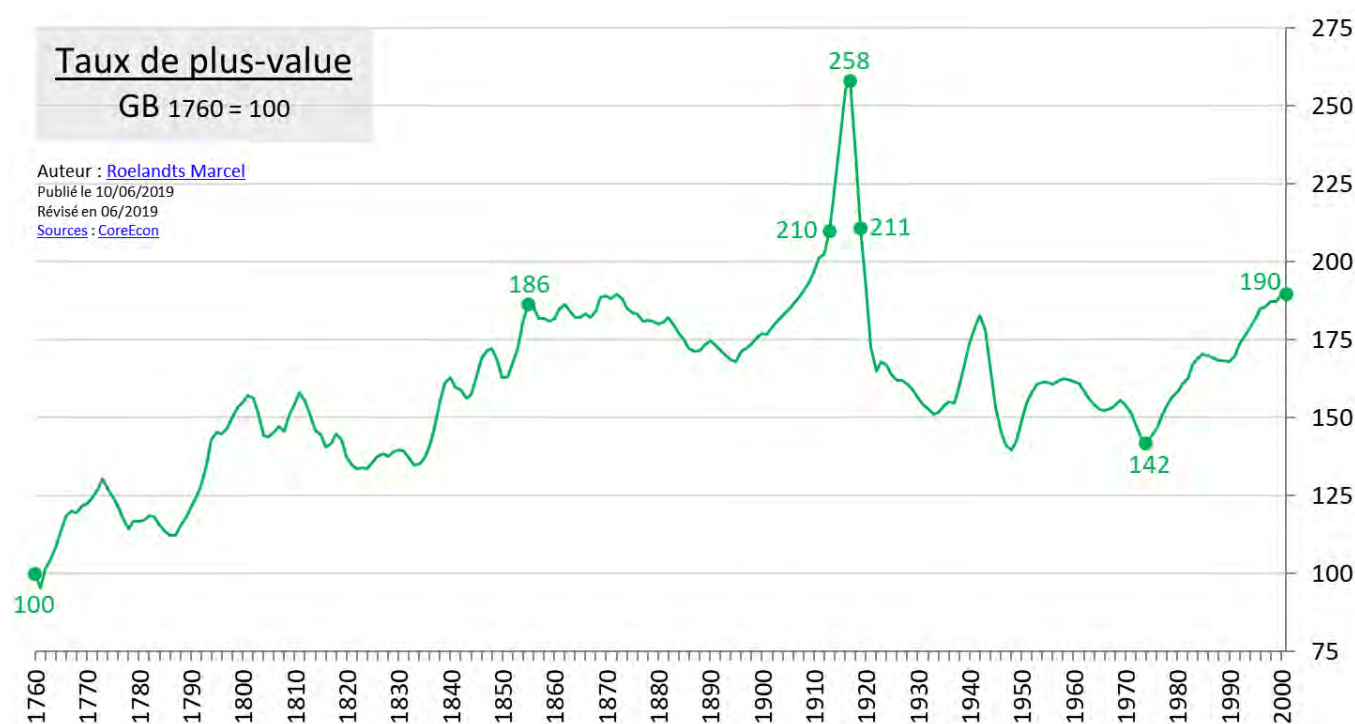
⁶ « ...ce n'est qu'avec la crise de 1825 que s'ouvre le cycle périodique de la vie moderne du capitalisme » Marx, La Pléiade – Economie I, Postface à la 2^e éd. allemande du *Capital* : 553 ou Ed. Sociales, volume I : 24.

une illusion. Les concurrences économiques de plus en plus exacerbées, les velléités nationalistes-protectionnistes, les visées impériales de chaque nation, la défense acharnée du leadership américain et la contestation de ce dernier par de nombreux pays rassemblent tous les ingrédients d'un nouveau déchirement planétaire sur terre, dans les airs et le cyberspace.

Les quatre temps du rapport de force entre les classes

En divisant la totalité des profits par la totalité des salaires, Marx construit une mesure du taux d'exploitation économique des salariés⁷. Son évolution sur deux siècles de capitalisme illustre très bien sa thèse selon laquelle « *L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes* »⁸ (Graphique 1.1). En effet, quatre temps forts rythment son évolution en fonction du rapport de force entre les classes.

Graphique 1.1 : Taux de plus-value (1760=100), GB, 1760-2001



⁷ Dans le total annuel de la richesse créée (le produit intérieur net ou PIN), le taux d'exploitation (aussi appelé taux de plus-value par Marx) mesure la part entre ce qui revient à l'employeur (le profit ou plus-value) et ce qui revient au salarié (son salaire), autrement dit : le **taux de plus-value = plus-value / salaire = (PIN – salaires) / salaires**. Lorsque cette fraction augmente, le taux d'exploitation s'accroît et inversement. Cette mesure du degré d'exploitation *économique* des salariés est à distinguer du degré d'exploitation *physique* comme le stress ou la pénibilité du travail. Le détail de son calcul statistique depuis 1760 jusqu'à une date récente est fourni en fin d'article dans la partie *Annexes sur les données et la méthodologie*.

⁸ Première phrase du [Manifeste communiste](#) de Marx et Engels.

Le premier temps fort correspond au capitalisme sauvage et s'étend de la révolution industrielle à la moitié du XIX^e siècle. Encore numériquement faibles, illettrés, pauvres, peu organisés et confrontés à un chômage croissant, les salariés de cette époque n'ont guère la capacité d'offrir une résistance suffisante pour atténuer l'exploitation éhontée de leur force de travail par les nouveaux entrepreneurs issus de la révolution industrielle. C'est une période durant laquelle la classe dominante anglaise amasse des fortunes en multipliant par 1,86 le taux de plus-value des salariés, soit de l'indice 100 à l'indice 186 de 1760 à 1855. Comme les profits sont abondants dans un contexte où les investissements consentis sont encore modestes, les taux de profit sont élevés⁹. Ce premier siècle de capitalisme sauvage exacerbe les inégalités économiques et sociales et permet à une petite minorité d'entrepreneurs d'accaparer une part croissante de la richesse produite basée sur une exploitation féroce de salariés paupérisés.

Le second temps fort s'étend de 1855 à la révolution russe de 1917¹⁰. Plus nombreuse, mieux éduquée et organisée, la classe ouvrière anglaise parvient, pour la première fois depuis un siècle, à imposer une hausse progressive des salaires réels durant le demi-siècle qui suit (de 1855 à 1901 sur le graphique 2.1) et à arracher quelques avancées légales sur le plan social. Ceci explique le plafonnement du taux de plus-value entre 1855 et 1872, puis sa lente diminution jusqu'en 1895. S'il se redresse fortement par après, c'est à la suite d'une violente contre-offensive patronale anglaise visant à reprendre ce qui a dû être concédé aux salariés. Il en résulte que la hausse globale du taux de plus-value sur le demi-siècle précédant le conflit est bien plus faible que durant le siècle de capitalisme sauvage où il a quasiment doublé.

Le troisième temps fort du rapport de force entre les classes débute avec l'année de la prise de pouvoir par les Conseils Ouvriers en Russie en 1917 et s'étend jusqu'à la fin des Trente glorieuses. Si le taux d'exploitation des salariés a plus que doublé tout au long du premier siècle et demi de

⁹ Le taux de profit ramène les profits obtenus sur le total des investissements consentis pour l'obtenir. C'est une mesure de la finalité de la production capitaliste.

¹⁰ La valeur du taux de plus-value en 1917 apparaît comme exceptionnelle, voire surestimée. Elle est cependant cohérente avec ce que l'on constate en temps de guerre, du moins au début d'un conflit (baisse des salaires réels et hausse des gains de productivité). Néanmoins, nous préférons nous appuyer sur les données de 1913 et de 1919 pour calculer les évolutions du taux de plus-value avant et après-guerre car celles entre 1914 et 1918 pourraient être moins certaines ou surestimées. L'année 1917 reste cependant très significative politiquement et socialement comme date charnière pour l'évolution du taux de plus-value puisque c'est l'année de la prise de pouvoir par les conseils ouvriers en Russie.

capitalisme, l'année 1917 marque une charnière puisque ce taux s'inverse durant les six décennies qui suivent : l'indice du taux de plus-value diminue fortement en passant de 258 en 1917 (ou de 211 en 1919) à 142 en 1974. Cette inversion à la baisse du taux d'exploitation des salariés résulte de la vague de révolutions et de mouvements sociaux d'ampleur qui se développent pour mettre fin aux affres et massacres de la guerre mondiale et se solidariser avec la révolution russe.

Le quatrième et dernier temps fort débute à la fin des trente glorieuses lorsque le rapport de force entre les classes s'inverse à nouveau au profit d'une classe dominante qui parvient à faire remonter le taux d'exploitation jusqu'à aujourd'hui. Cette inversion résulte d'une conjonction de facteurs, notamment de la montée du chômage depuis 1974 qui vient saper la vague de luttes initiée depuis le milieu des années 1960 et qui s'épuise dès la fin des années 1970.

Quels sont les ressorts de toutes ces dynamiques d'accumulation de richesses, d'extension géographique et sectorielle du capitalisme, de rapports impérialistes, de crises économiques, de conflits sociaux et quelles sont leurs évolutions sur deux siècles et demi de capitalisme ? Se réalisent-ils selon les modalités de l'analyse tracée par Marx dans *Le Capital* ? Le XX^e siècle vient-il confirmer ou contredire son analyse, sachant que le taux de plus-value est quasi divisé par deux durant une soixantaine d'années de 1917 à 1974 (de l'indice 258 à 142) ? Telles sont les principales questions, parmi d'autres, qui nous motivent dans ce premier exercice d'illustration et d'approfondissement de son ouvrage ¹¹.

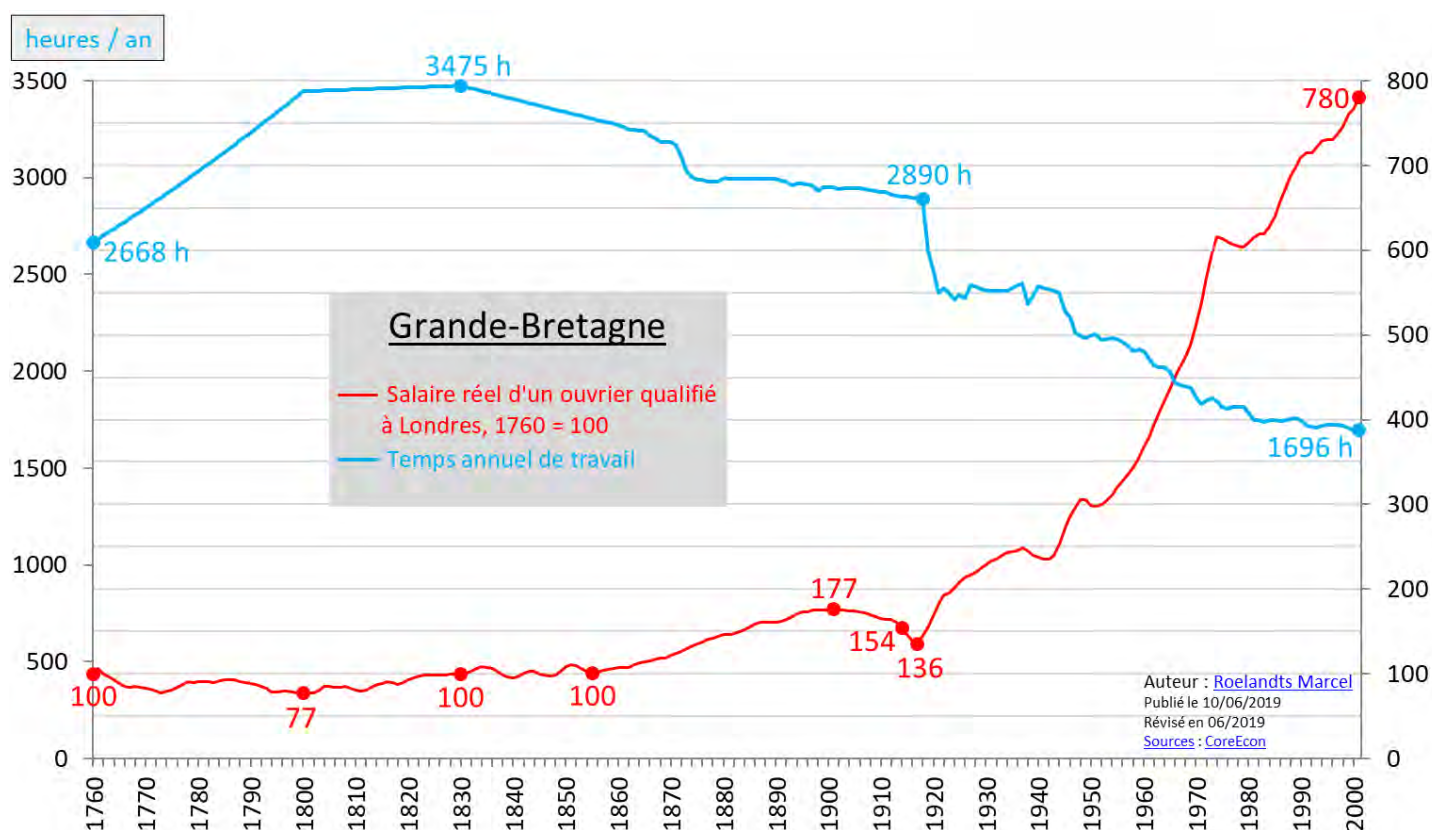
¹¹ Cette contribution ne s'assigne donc qu'un objectif limité qui vient en complément du *Capital* de Marx et d'ouvrages plus qualitatifs d'historiens marxistes ou autres sur la révolution industrielle et le développement du capitalisme, ouvrages auxquels le lecteur devra se référer pour en avoir une vision plus complète.

II. La lutte des classes de 1760 à la révolution russe

Travailler plus pour gagner moins

La baisse du temps de travail et le maintien ou la hausse du salaire réel (pouvoir d'achat) constituent les axes majeurs du combat des salariés pour atténuer leur exploitation. Et pour cause, ces derniers voient d'abord leurs conditions de vie et de travail se dégrader pendant près d'un siècle avant de connaître une légère et lente amélioration durant le demi-siècle qui suit. En effet, le salaire réel ouvrier stagne de 1760 à 1855 (cf. Graphique 2.1). Pire, déjà très misérable en 1760, il commence par diminuer d'un quart jusqu'en 1800, pour se rétablir ensuite vers 1830 et s'y stabiliser jusqu'en 1855.

Graphique 2.1 : Salaire réel (1760 = 100) et temps annuel de travail



Quant au temps annuel de travail, il s'accroît de près d'un tiers de 1760 à 1830 et ne diminue ensuite que marginalement jusqu'en 1855. Si l'on compare avec le temps réellement presté dans la société agricole et artisanale d'Ancien Régime, cette dégradation est encore plus spectaculaire puisque l'on estime que « les agriculteurs d'avant la révolution industrielle, en raison des périodes creuses, ne travaillaient effectivement pas plus de 1 800 à

2 000 heures par an. La durée effective du travail des artisans était probablement un peu plus longue : quelque 2 300 à 2 600 heures par an [...] A raison de 15 à 16 heures par jour et de 6 jours par semaine, l'ouvrier du début du XIX^e siècle passait en moyenne plus de 4 200 heures sur le lieu de son travail et travaillait effectivement quelques 3 500 heures » (Bairoch, 1997, tome 1, p.620). De plus, ces estimations déjà très éloquents ne tiennent pas compte des longs temps de navettes quotidiennes à pied pour une fraction non négligeable de salariés habitant encore dans les campagnes et venant travailler en ville (cf. le rapport du Docteur Villermé infra). Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que le premier siècle de révolution industrielle a quasi doublé le temps de travail et que les diminutions de la seconde moitié du XIX^e siècle n'ont que très marginalement atténué cette dégradation. En réalité, il faudra attendre les baisses conséquentes du temps de travail après la première guerre mondiale pour connaître des durées annuelles plus faibles que durant la période d'Ancien Régime !

Mais il est une autre dégradation que la révolution industrielle a introduite, c'est la surexploitation du travail des enfants en très bas âge. Certes, leur travail a existé de tout temps, mais jamais dans les conditions inhumaines induites par le capitalisme car *« Les débuts de la révolution industrielle se caractérisent par un abaissement de l'âge de début du travail.... [...] ...des enfants au-dessous de 8 ans et même de 6 ans étaient couramment employés... [...] ...dans la première phase de la révolution industrielle, l'horaire des enfants était le même que celui des adultes, c'est-à-dire de 14 à 16 heures par jour. [...] Les enfants contraints de dormir sur le lieu de leur travail, dans un coin de l'atelier ou dans une salle sommairement aménagée de l'usine, n'étaient pas des cas isolés et rares, car la distance séparant le domicile du lieu de travail et la durée de l'horaire de celui-ci rendaient souvent impossible un déplacement quotidien. La lecture des différents rapports sur la situation des enfants travaillant au début du XIX^e siècle est une succession d'images de cauchemar » (Bairoch, 1997, tome 1, p.614-615). Et cela pour quel salaire ? « Ils travaillent pour des salaires dérisoires [...] ...pour ne citer qu'un exemple significatif : dans les filatures du Lancashire (en Angleterre), vers 1830, la rémunération des enfants de moins de 11 ans était six fois plus faible que celle d'un ouvrier adulte non qualifié. Une journée de salaire d'un enfant permettait d'acheter un peu moins d'un kilo de pain ! Donc un revenu insuffisant pour le nourrir et le vêtir. Cela soulève une question : pourquoi alors envoyer au travail ces enfants ? Simplement en raison du fait que le salaire du père (et même du père et de la mère) était insuffisant pour*

entretenir une famille comptant de 2 ou 3 enfants » (Bairoch, 1997, tome 1, p.615-616).

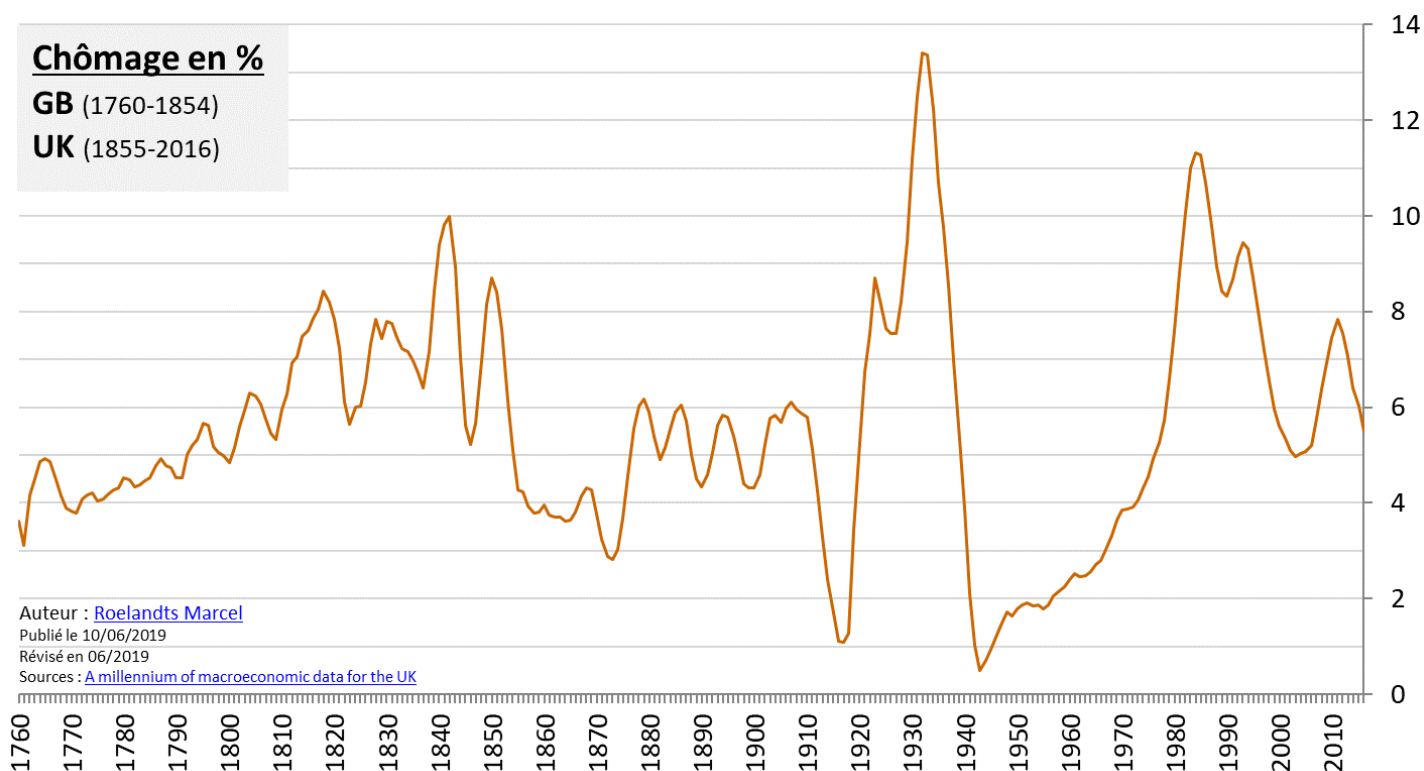
A cette surexploitation physique et physiologique des salariés se rajoutent encore les règlements de travail léonins qui s'apparentent à un régime carcéral fait de brimades et de harcèlements psychologiques quasi permanents. Ainsi, alors que le salaire horaire d'un ouvrier non qualifié vers 1850 était de 2 pennies, les amendes prévues dans le règlement d'une usine textile du Lancashire anglais étaient de « *2 pennies pour toute personne absente de son lieu de travail ou parlant avec une autre personne ; 2 pennies par tranche de 5 minutes de retard ; 3 pennies pour chaque juron ou parole indécente... [...]* Les propriétaires souhaitaient que tous leurs ouvriers se lavent chaque matin ; mais ont l'obligation de se laver au moins deux fois par semaine : lundi matin et jeudi matin. S'il s'avérait que cela n'était pas le cas, une amende de 3 pennies était perçue pour chaque infraction » (Bairoch, 1997, tome 1, p.622-623).

De plus, à toutes ces conditions de travail misérables et avilissantes se rajoute une terrible dégradation des conditions de logements. Certes, ces dernières étaient loin d'être excellentes dans les campagnes mais elles étaient incomparablement meilleures que les taudis exigus, sans commodités aucunes et malfamés dans lesquels doivent s'entasser plusieurs familles. Voici comment le rapport du Docteur Villermé décrit les conditions de logement des ouvriers français au milieu des années 1830 : « *J'ai vu ... de ces misérables logements, où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches. [...]* ...je dois dire que, dans plusieurs des lits dont je viens de parler, j'ai vu reposer ensemble des individus des deux sexes et d'âges très différents, la plupart sans chemise. Eh bien ! les caves ne sont pas, à beaucoup près... Les pires logements sont les greniers, où rien ne garantit des extrêmes de température ; car les locataires, tout aussi misérables que ceux des caves, manquent également des moyens d'y entretenir du feu pour se chauffer pendant l'hiver. Enfin, je ne donnerais pas une idée complète des logements dont il s'agit, si je n'ajoutais que pour ceux qui habitent plusieurs cours dont j'ai parlé, c'est-à-dire pour des centaines d'individus quelque fois, il n'y a qu'un ou deux de ces cabinets indispensables à la propreté des villes ».

Enfin, à ces conditions inhumaines de vie et de travail pour les familles ouvrières et leurs enfants, se rajoute le fléau d'un chômage croissant qui

résulte principalement d'une démographie urbaine galopante¹² et, subséquemment, d'une faillite des petits artisans consécutive à la concurrence capitaliste ainsi que d'un exode de ruraux dépossédés de leurs terres et/ou paupérisés par l'interdiction de l'accès aux communs¹³. Ainsi, le taux de chômage augmente de 3,6 % à 10 % de 1760 à 1842, cf. Graphique 2.2 :

Graphique 2.2 : Taux de chômage, GB 1760-1854, UK 1855-2016



Sans protections sociales et légales et encore trop peu nombreux pour pouvoir imposer un rapport de force en leur faveur, ces premiers salariés subissent de plein fouet la concurrence sur le marché du travail due à un chômage croissant, ce qui permet au patronat de maintenir les salaires au plus bas et d'imposer une forte augmentation du temps de travail. Dans ces conditions misérables, il n'est pas étonnant que le nombre de pauvres se soit fortement accru durant le premier siècle de capitalisme sauvage. C'est d'ailleurs en 1834 que

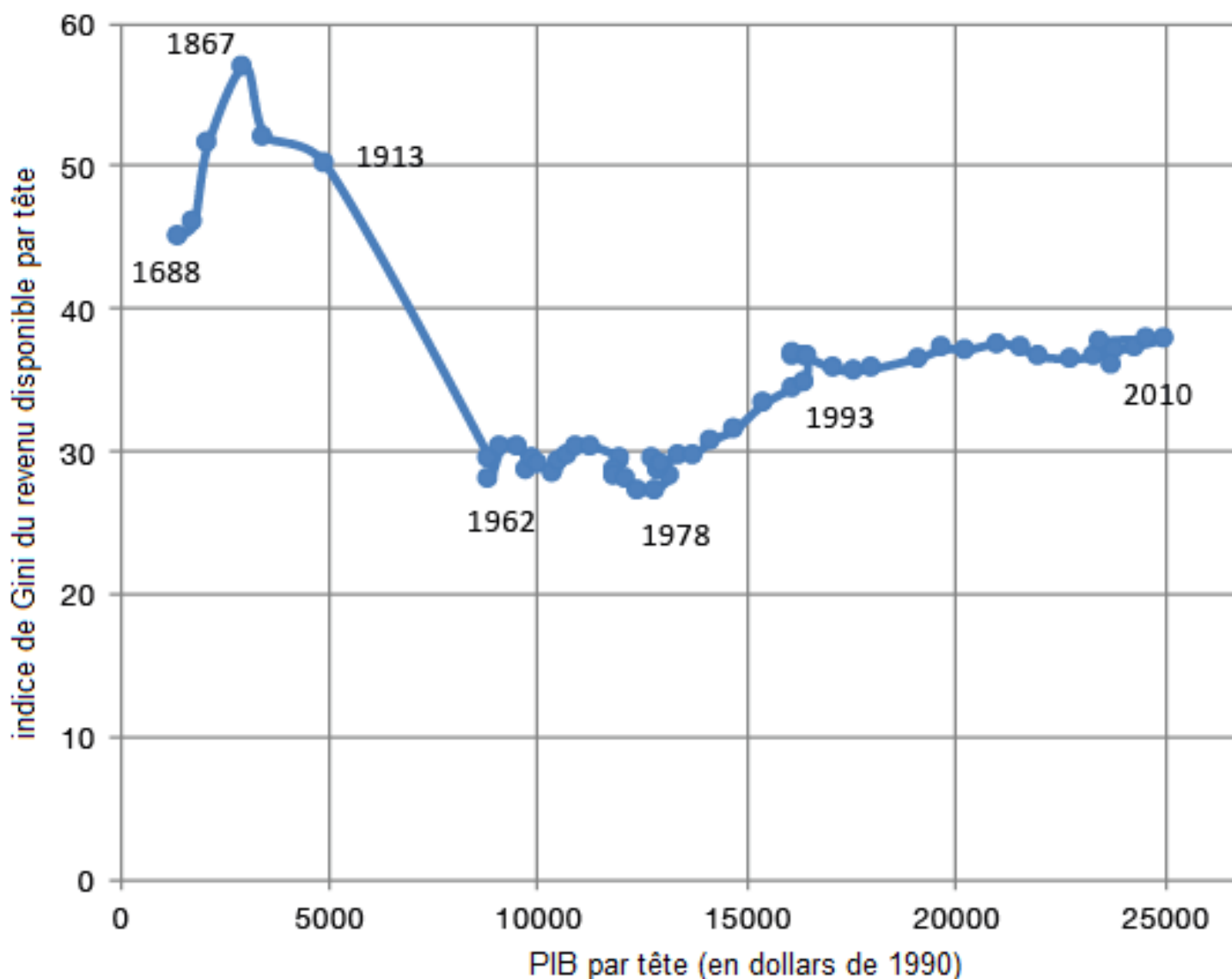
¹² Ce premier siècle de révolution industrielle se caractérise par un croît démographique important résultant d'un écart croissant entre le taux de natalité et de mortalité : alors que le premier augmente de 3,4 % à 4,2 % entre 1760 et 1816, pour se stabiliser ensuite à un niveau élevé (3,6 %) jusqu'en 1876 (date de sa chute rapide et continue), le taux de mortalité, lui, ne fait que décroître, passant de 2,9 % en 1760 à 2,1 % en 1876 (Source : [Our World in Data](#)).

¹³ Libre accès aux ressources forestières, droit de pâturage sur les friches, etc., toutes choses permettant à nombre de paysans pauvres de survivre dans les campagnes. Lire à ce propos l'excellente contribution de [J.M. Chevet \(1996\) sur la révolution agricole en Angleterre](#).

l'Angleterre adopte une nouvelle *Poor Law* (loi des pauvres) pour faire face à cet afflux.

L'indice de Gini qui mesure le degré d'inégalité dans la répartition du revenu national (Graphique 2.3, Milanovic 2019) vient confirmer la dynamique que nous avons mise en évidence durant les premiers temps de la révolution industrielle : les inégalités s'accroissent durant deux siècles (1688-1867) pour s'inverser ensuite jusqu'à la première guerre mondiale, mais sans connaître d'amélioration notable puisque l'inégalité de répartition en 1913 revient à ce qu'elle était au début de la révolution industrielle. Ce ne sera qu'entre la première guerre mondiale et la fin des Trente glorieuses (1945-75) que la répartition des richesses se fera de façon plus égalitaire. Depuis lors, la politique néolibérale creuse à nouveau les inégalités.

Graphique 2.3 : Indice de Gini du revenu disponible par tête au Royaume-Uni



Les données disponibles pour d'autres pays européens, les Etats-Unis ou le Japon indiquent des évolutions similaires (cf. graphiques dans l'annexe).

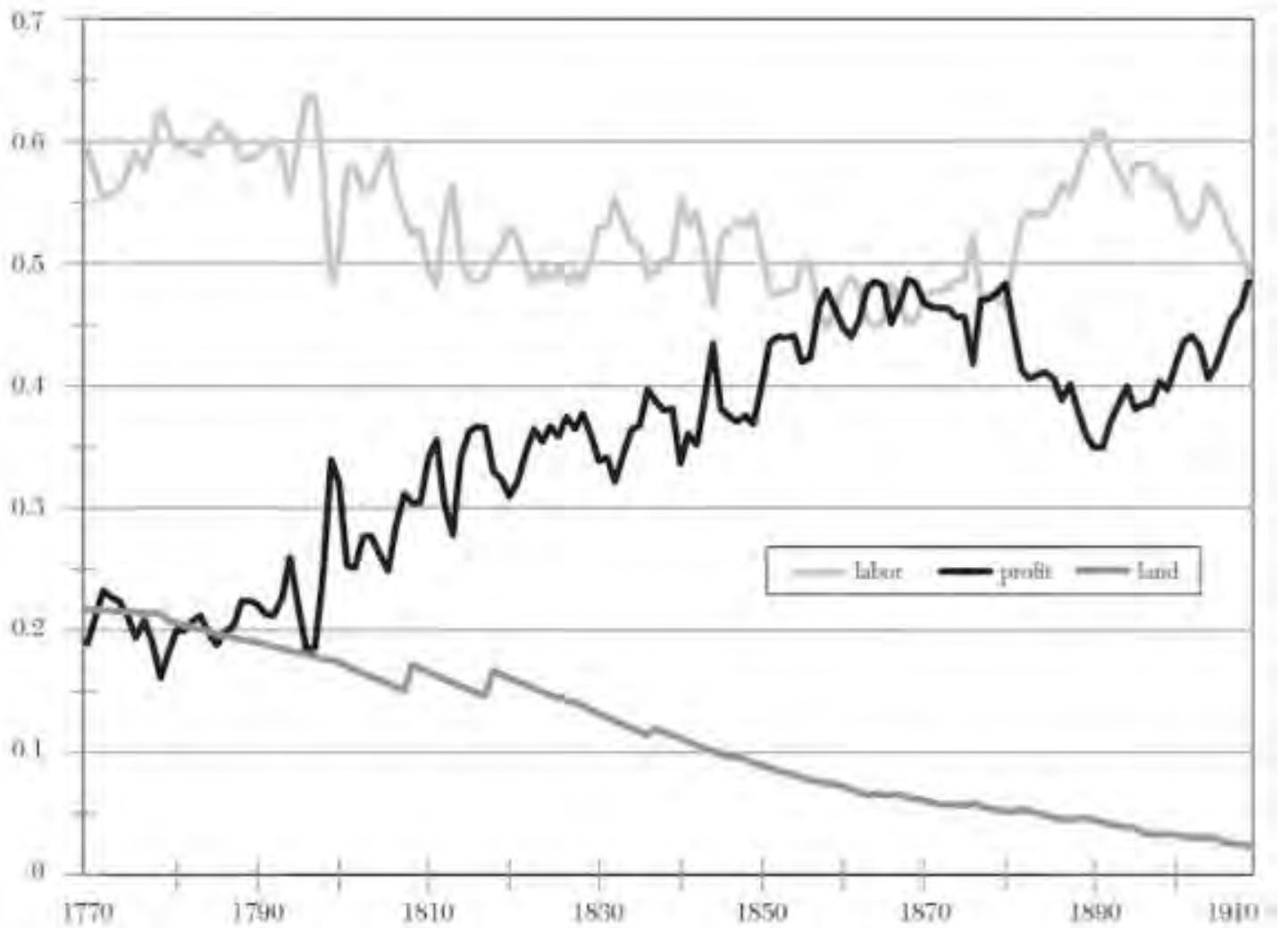
Sans conteste, le slogan de la classe dominante à cette époque est *'travailler plus pour gagner moins'*, pour paraphraser la formule de l'ex-président français Sarkozy. Et c'est encore sans considérer d'autres circonstances aggravantes comme l'interdiction de manifester et de se coaliser (syndicats, caisses de grèves, mutuelles, coopératives...); l'arbitraire du patronat qui peut licencier à sa guise et sans indemnités, alors que l'ouvrier est passible de prison s'il quitte son employeur; le droit de vote limité à une minorité d'hommes riches; etc.

Part des profits et taux de profit

Ce premier siècle de capitalisme sauvage se confond donc avec un travail accru, pour un salaire de misère, effectué dans des conditions atroces et une absence de droits politiques et sociaux. Sa logique repose encore en bonne partie sur l'augmentation de la plus-value absolue, une configuration dans laquelle les profits s'accroissent principalement par un allongement du temps de travail et une pression à la baisse sur des salaires réels déjà faibles dans un contexte de chômage croissant. Ceci explique le doublement du taux de plus-value durant ce premier siècle de capitalisme sauvage, tant selon notre calcul (Graphique 1.1) que selon celui déduit de Allen sur le Graphique 2.4, puisque notre indice est multiplié par 1,82 de 1760 à 1855 et que l'autre l'est par 2,6 de 1770 à 1855¹⁴. Cette augmentation plus forte encore du taux de plus-value chez Allen résulte sans doute de la soustraction de la rente foncière des profits bruts.

¹⁴ Calculé en ramenant la part des profits sur la part des salaires à partir des données du graphique 2.4, soit un taux de plus-value de 32% en 1770 (19% / 59%) et de 84% en 1855 (42% / 50%), ce qui correspond à une multiplication par 2,6 de 1770 à 1855 (84% / 32 %).

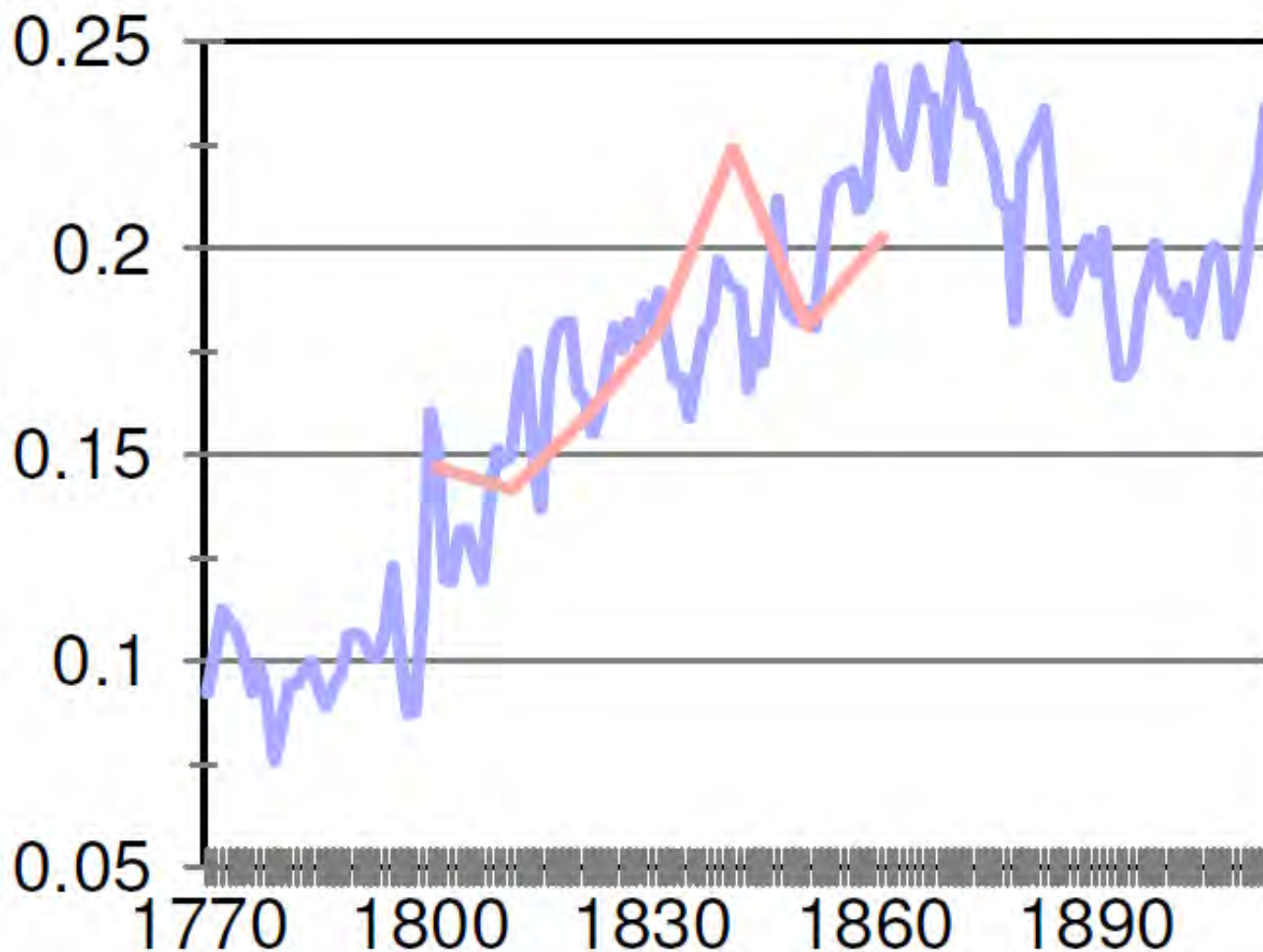
Graphique 2.4 : Part des salaires, profits et rente foncière dans le revenu national, GB, 1770-1913, prix constants 1850, (Allen, 2007)



Cette exploitation à outrance des salariés – exploitation allant jusqu’à leur épuisement physiologique puisque l’espérance de vie moyenne d’un ouvrier à Liverpool n’est que de 25 ans en 1860 – se traduit par une baisse de la part des salaires dans le PIB (celle-ci passe de 60 % en 1770 à 45 % un peu avant 1860) et une hausse corrélative de la part des profits (de 20 % à 50 %). A noter que cette dernière augmente aussi à la suite de la baisse de la part de la rente foncière résultant de la domination progressive du capitalisme sur les restes de l’aristocratie foncière ¹⁵. Ce doublement du taux d’exploitation des salariés vient largement compenser l’augmentation de la composition organique du capital durant ce premier siècle de capitalisme sauvage, puisque le taux de profit augmente progressivement de 10 % en 1770 à 24 % en 1860 (avec un maximum de 25 % vers 1875) comme le montre le Graphique 2.5 (Allen, 2007).

¹⁵ Cette part de la rente foncière dans le PIB passe de 22 % en 1770 à 7,5 % en 1855 (Graphique 2.4). Elle ne sera plus que résiduelle tout au long du XX^e siècle.

Graphique 2.5 : Taux de profit réel (1770-1913) et nominal (1800-1860), GB



De grands sacrifices pour de maigres résultats

Cette phase de capitalisme sauvage prend fin vers le milieu du XIX^e siècle où l'on assiste à une inversion de tendance lorsque le capitalisme entre dans sa période de colonialisme intensif¹⁶. Au lieu de continuer à croître, le temps annuel de travail entame une lente décrue jusqu'en 1917, tout en restant encore plus élevé qu'au début de la révolution industrielle. De même, les salaires réels cessent de stagner pour s'accroître lentement et modestement de 1855 à 1901, tout en redescendant sensiblement ensuite jusqu'à la première guerre mondiale, conséquence d'une contre-offensive du patronat anglais (cf. infra) ; ils sont néanmoins multipliés par 1,54 en soixante ans (de 1855 à 1914). De plus, le chômage décroît entre 1842 et 1873, passant de 10 % à 2,8 %, certes, pour remonter ensuite, mais à un niveau moindre (5 %). Enfin, de premiers droits sociaux sont arrachés, comme la limitation du travail des enfants en très

¹⁶ Pour une description plus détaillée des ordres productifs qui rythment la vie du capitalisme, se référer à l'article *Crises – Conflits – Luites – Populisme* dans le [n°5 de Controverses](#).

bas âge (déclaré interdit en dessous de neuf ans dans l'industrie textile en 1833), la restriction du temps de travail journalier pour les femmes et les enfants (à 10 heures par jour en 1847), l'obtention du droit de s'organiser en syndicats en 1875, etc. Cette inversion de tendance résulte des résistances sociales qui se développent à mesure que la classe ouvrière gagne en nombre et en concentration. Ceci explique : (a) le plafonnement du taux de plus-value de 1855 à 1872 puis sa légère diminution jusqu'en 1895 (Graphique 1.1) ; (b) la stabilisation puis la hausse de la part salariale ainsi que la stabilisation puis la baisse de la part des profits de 1855 à 1890 (Graphique 2.4) et (c) la stabilisation puis la baisse du taux de profit de 1860 à 1890 (Graphique 2.5).

Cependant, en réaction à la dégradation de sa profitabilité, le patronat anglais mène une contre-offensive à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e (1895-1917) visant à limiter les concessions octroyées durant les quatre décennies précédentes et à rétablir son taux de profit (Grey, 2018). Il y parvient, en partie, aidé par un redressement du chômage à la charnière entre le XIX^e et le XX^e siècle : les salaires réels diminuent de 1901 à 1917 (Graphique 2.1) ; la part salariale chute et la part des profits augmente de 1890 à 1910 (Graphique 2.4) ; dès lors, le taux de plus-value s'envole spectaculairement de 1895 à 1917 (Graphique 1.1) ainsi que le taux de profit de 1890 à 1910 (Graphique 2.5).

Néanmoins, malgré l'arrêt de la dégradation de la condition des salariés et une première amélioration, si nous regardons l'ensemble du siècle et demi qui s'étale des débuts de la révolution industrielle à l'éclatement de la révolution russe (1917), et si nous faisons abstraction des dynamiques propres à chacune de ses deux sous-périodes (1760-1855 pour le capitalisme sauvage et 1855-1917 pour le capitalisme colonial intensif), force est de constater que les améliorations réelles des conditions de la classe ouvrière sont bien maigres en regard des énormes sacrifices consentis pour les obtenir et comparées à ce que les salariés parviendront à obtenir après la première guerre mondiale.

En effet, malgré les luttes acharnées pour réduire un temps de travail démesurément long, celui-ci est encore supérieur en 1914 à ce qu'il était au début de la révolution industrielle ! Des luttes de plus d'un siècle n'ont pas réussi à récupérer la forte hausse du temps de travail de près de 800 heures annuelles imposées par le patronat de 1760 à 1830. Quant au salaire réel, après un recul puis une stagnation durant un siècle, il n'a que très légèrement et lentement augmenté jusqu'à la première guerre mondiale. Concernant le

chômage, bien qu'oscillant entre 3 % et 10 %, il est quasi permanent de 1760 à la première guerre mondiale (5,5 % de moyenne).

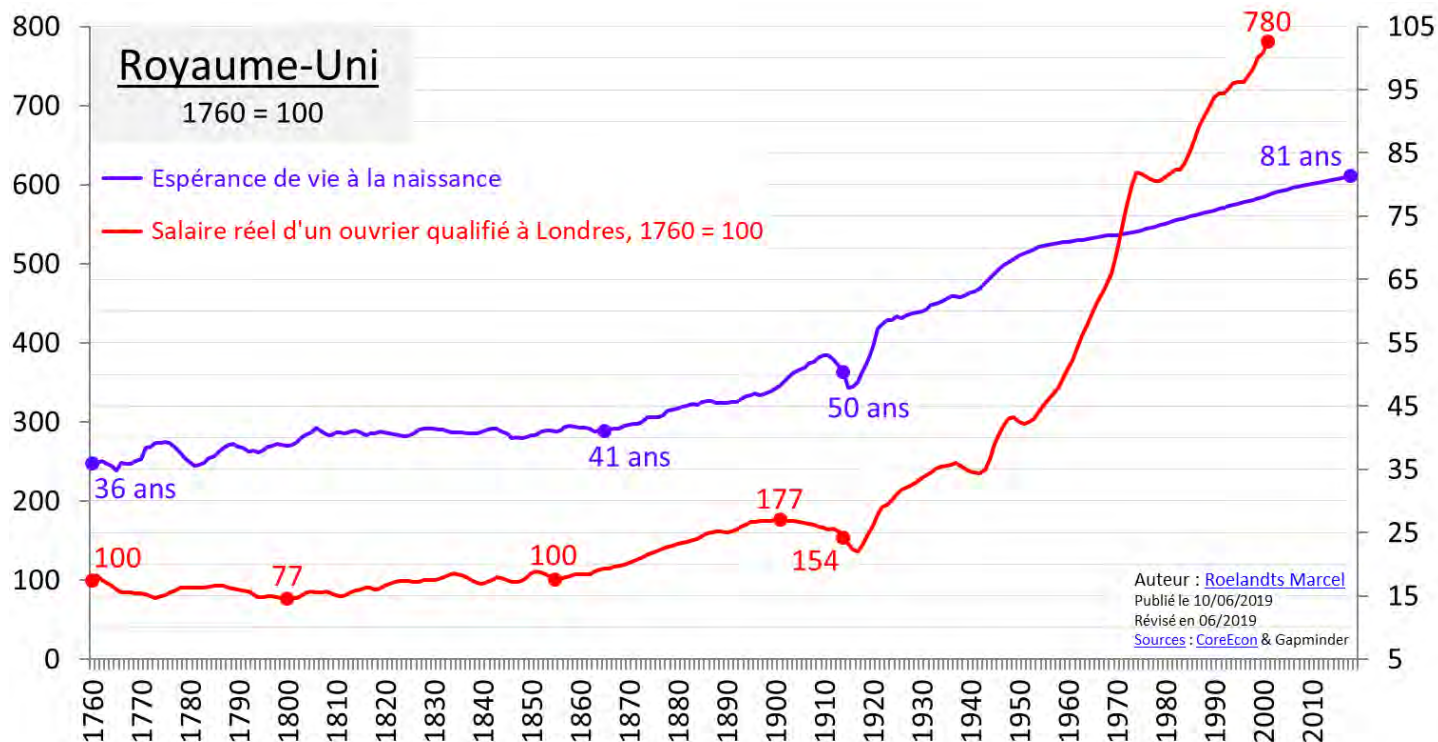
Concernant le travail des enfants, malgré les conquêtes sociales de la seconde moitié du XIX^e siècle, il est encore très répandu. Sa réduction ne sera significative qu'à la fin du XIX^e siècle « *au moment où progressait l'enseignement primaire rendu obligatoire dans tous les pays* » nous apprend Paul Bairoch (1997, tome 1, p.616-617). Ainsi, si le *Factory Act* de 1833 a bien interdit l'emploi d'enfants de moins de 9 ans et limité le temps de travail à 8 et 12 heures pour les 9 à 14 ans et 14 à 18 ans, « *cette législation reste cependant très timide* » et « *ne s'applique qu'à l'industrie textile* » précise-t-il encore. Et de citer aussi le cas des charbonnages belges en 1880 où près d'un cinquième des mineurs de fond sont des enfants de moins de 16 ans ! Aux Etats-Unis, ce n'est qu'en 1914 que de premières mesures sont prises pour limiter le travail des enfants et il faudra attendre le New Deal de Roosevelt pour qu'une loi efficace soit votée en 1933 !

Quant aux filets sociaux, aux mesures de sécurité sociale et aux régimes de retraites, les premières concessions sont timides et ne surviennent qu'à la fin de cette période. Restent les droits légaux arrachés de haute lutte, mais dont les dispositions pratiques sont peu suivies dans les faits car il n'existe pas encore de véritable inspection du travail accompagnée de contraintes légales effectives. Ainsi le *Factory Act* anglais de 1833 ne prévoyait qu'un corps de quatre inspecteurs chargés du contrôle de son application !

Ces conditions de vie et de travail déplorables vont fortement impacter l'espérance de vie à la naissance, laquelle offre un regard supplémentaire sur les conditions socio-économiques et sanitaires d'une population à un moment donné (Graphique 2.6). Elle évolue très faiblement durant le premier siècle de capitalisme sauvage (de 36 à 41 ans de 1760 à 1865) et ne progresse que d'une dizaine d'années ensuite jusqu'à la première guerre mondiale. Notons cependant que l'évolution restituée ici est celle d'une population moyenne toutes classes sociales confondues, or, l'espérance de vie d'un ouvrier est bien évidemment inférieure ! Ainsi, dans les villes ouvrières par excellence de la révolution industrielle anglaise que sont Liverpool et Manchester, elle est à peine de 25 et 29 ans respectivement en 1860 (Szreter & Mooney, 1998) alors qu'elle atteint déjà 41 ans pour la population anglaise moyenne ! De même, l'espérance de vie d'un ouvrier en France en 1913 est de plus ou moins 35 ans à peine alors qu'elle atteint déjà 53 ans pour la population moyenne (Leridon, 2012). On mesure là, non seulement le caractère misérable des conditions de

vie et de travail des ouvriers durant ce premier siècle et demi d'existence du capitalisme, mais aussi combien la vie est raccourcie du fait même de ces conditions !

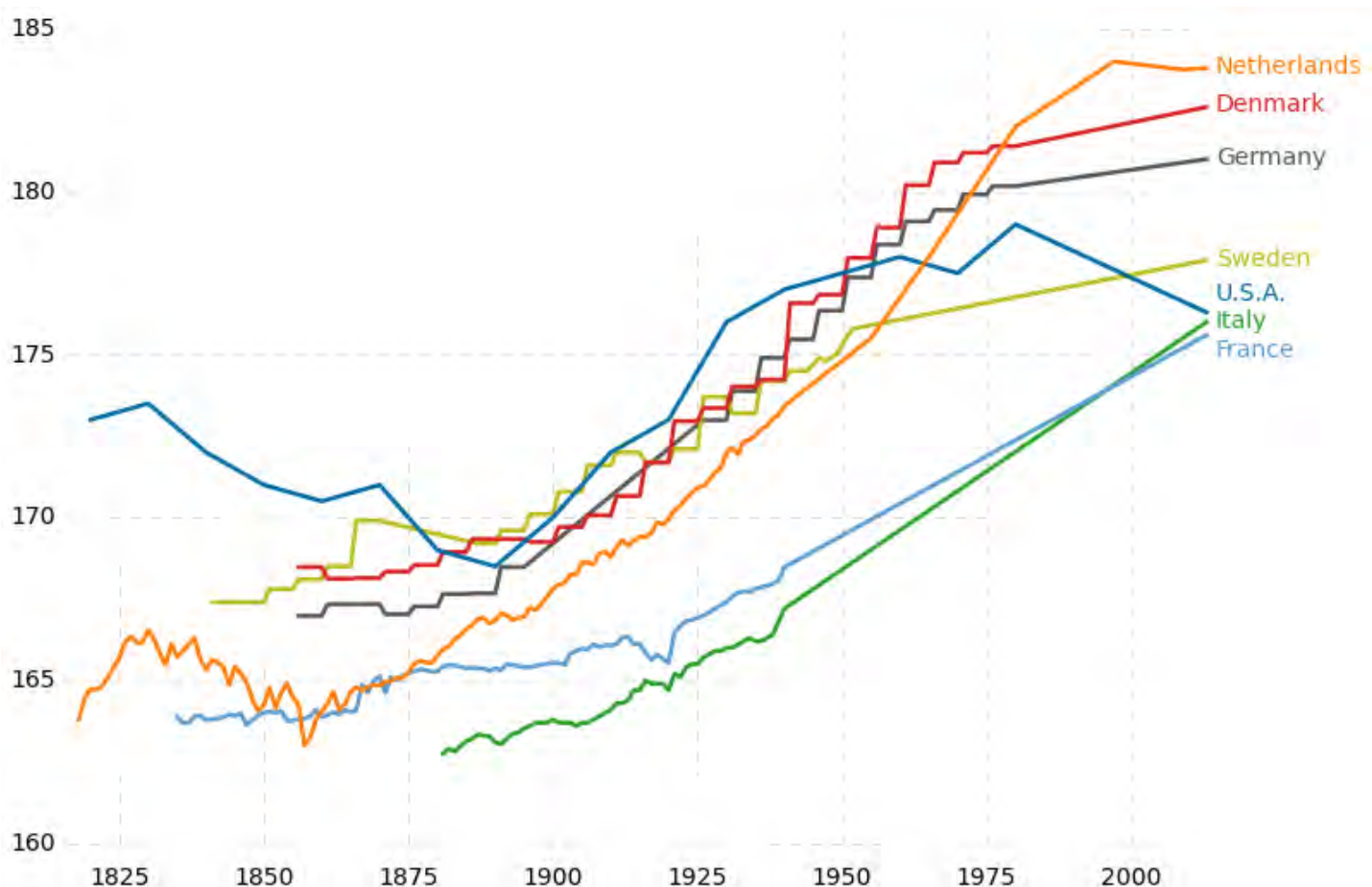
Graphique 2.6 : Espérance de vie à la naissance et salaire réel



Cet état d'indigence endémique du monde ouvrier va sensiblement changer après les explosions révolutionnaires consécutives à la première guerre mondiale, et plus radicalement encore après la seconde, compte tenu de la croissance beaucoup plus rapide des salaires réels et de la diminution du temps de travail. Ainsi, si l'espérance de vie s'élève de 14 ans seulement en 154 ans (1760-1914), elle va croître du double en moins de temps : plus 31 ans en 104 ans (1914-2018).

Cette évolution pluriséculaire se vérifie à nouveau si l'on observe les variations de la taille humaine. Ainsi, la taille médiane des hommes régresse en général, ou reste stable, durant le premier siècle de capitalisme sauvage. Elle ne s'accroît légèrement qu'à partir du dernier quart du XIX^e siècle et ce n'est qu'au XX^e qu'elle s'élève sensiblement (Graphique 2.7).

Graphique 2.7 : Taille médiane des hommes dans divers pays, 1820-2013 ¹⁷



Sources: dx.doi.org/10.6084/m9.figshare.1066523 | Author: Randy Olson (randalolson.com / [@randal_olson](https://twitter.com/randal_olson))

Enfin, signe évident de l'état encore très misérable des salariés malgré les quelques améliorations arrachées de haute lutte à partir du dernier tiers du XIX^e siècle, c'est leur émigration de plus en plus massive d'Europe vers des cieux supposés plus cléments, surtout entre 1881 et la première guerre mondiale, c'est-à-dire durant la période supposée être la moins pire pour la classe ouvrière. Pour mesurer son importance, tournons-nous vers les évaluations des historiens de l'économie : un million d'européens ont émigré outre-mer entre 1500 et 1800, un autre million entre 1801 et 1850, mais 41 millions entre 1851 et 1915 dont les huit dixièmes, soit 33 millions durant les trois décennies précédant la première guerre mondiale (Bairoch, 1997, tome 2, p.169-185). Qui, pourquoi, où et sont-ils restés ou revenus ?

Ce sont essentiellement des anglais + irlandais (40 %), des italiens (16 %) et des allemands (14 %) qui ont fui leur pays pour aller principalement vers les Etats-Unis (70 %), l'Argentine (10 %), l'Australie, le Canada et le Brésil (6 % chacun). A l'exception des pays d'Amérique du Sud, seuls deux millions

¹⁷ Olson, R. S. (2014). [‘Why the Dutch are so tall ?’](#)

d'européens sont partis vers ce qui deviendra le futur Tiers-Monde (Afrique et Asie) entre 1800 et 1914. Ces candidats à l'émigration sont bien évidemment attirés par des perspectives de vie meilleures à l'étranger, mais ils y sont le plus souvent contraints par leurs conditions misérables dans leur pays d'origine. Et si ce fut une réussite pour certains, pour beaucoup d'autres, ce fut loin d'être l'eldorado : la majorité d'entre eux occupent des emplois peu qualifiés dans les pays d'arrivée et beaucoup, de l'ordre de 40 à 45 %, sont aussi revenus, faute d'avoir pu améliorer leur quotidien. Nous sommes donc là très loin de l'image d'Epinal de l'Oncle d'Amérique ayant fait fortune !

Des témoignages accablants

Document n°1, extrait du rapport parlementaire de 1840 pour la France du Docteur Louis Villermé :

« Il faut voir arriver ces ouvriers chaque matin en ville et partir chaque soir. Il y a parmi eux, une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et un nombre encore plus considérable de jeunes enfants. Ils portent à la main ou cachent sous leur veste le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison. Ainsi, à la fatigue d'une journée déjà démesurément longue, puisqu'elle est au moins de quinze heures, s'ajoute ces allers et retours si fréquents. Le soir, ils arrivent chez eux accablés et en sortent le lendemain avant d'être complètement reposés. Ce n'est plus là un travail, c'est une torture ; et on l'inflige à des enfants de six à huit ans. Pour éviter de parcourir deux fois chaque jour un chemin aussi long, ils s'entassent dans des chambres petites, malsaines mais situées à proximité de leur travail. J'ai vu de ces misérables logements, où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur de la paille jetée sur le carreau... »

Document n°2, lettre du patronat lyonnais adressée au préfet de la région en 1848 à la suite d'une longue lutte sociale qui est parvenue à limiter la journée de travail de 16 à 14 heures dans les entreprises locales :

« Nous attirons votre attention sur les graves conséquences qu'auraient à subir nos industries si la loi venait à être appliquée. Vous le savez, la main d'œuvre, ici, est exigeante et hors de prix. Avec seize heures nous tenions à peine. Quatorze heures précipiteraient les faillites. Nous attirons d'autre part votre attention sur le fait que, libérée plus tôt de son labeur, la main d'œuvre n'y gagnerait pas en sommeil et en repos. Elle s'empresserait de rejoindre le

café ou le débit de boisson et il y aurait fort à craindre pour les jeunes filles qui, libres et désœuvrées trop tôt le soir, risqueraient de se livrer à des actes que la morale réproouve ».

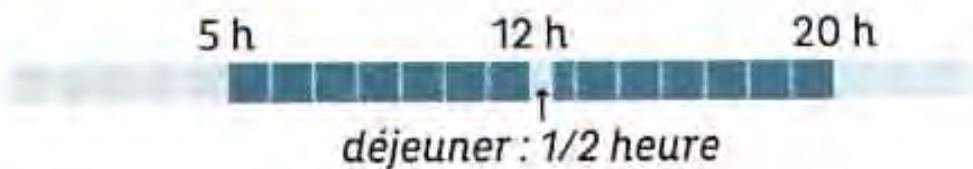
Document n°3, temps de travail, salaire journalier et dépenses journalières pour une famille ouvrière dans l'industrie cotonnière à Mulhouse en 1827 :

Condition ouvrière

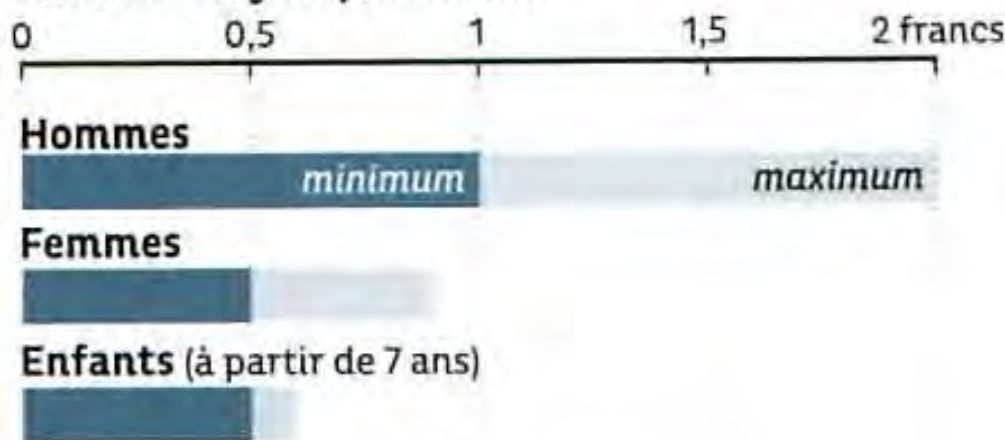
Exemple des ouvriers de l'industrie cotonnière dans la plaine de Mulhouse (Haut-Rhin), en 1827

Temps de travail

13 h 30 par jour, 6 jours sur 7

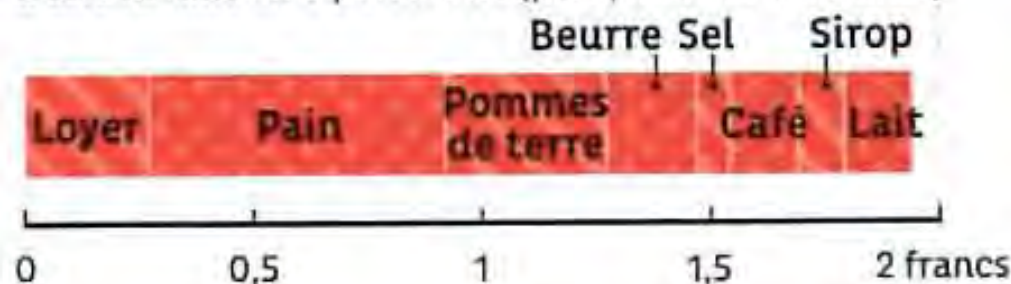


Salaire moyen journalier



Dépense moyenne journalière

d'une famille de 6 personnes (père, mère et 4 enfants)



Source : L. R. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Renouard et C^e, 1840.

III. Un monde économiquement polarisé

Pays industrialisés et Tiers-Monde

Marx a longtemps pensé que « *Tout pays plus développé au point de vue industriel ne fait que montrer au pays moins développé l'image de son propre avenir* »¹⁸. Cette idée prédisant la diffusion, l'adoption ou l'imposition du capitalisme sur toute la planète et la jugeant progressive, malgré ses terribles conséquences – surtout dans les colonies, Marx l'exprime dès ses premiers écrits – dont *Le Manifeste*¹⁹.

Certes, il va progressivement nuancer son propos par la suite, passant d'une conception unilinéaire à une vision multilinéaire de l'histoire ; d'un soutien à la mission civilisatrice du colonialisme britannique au nom du progrès à une critique virulente ; d'une analyse universaliste de l'accumulation primitive à sa limitation à l'Europe occidentale ; d'une vision par étapes obligées à la possibilité de sauter la case 'capitalisme' pour la Russie ; etc. Au fil de ses lectures et instruit par les évolutions économiques et les luttes politiques et sociales, il élargit son champ d'analyse à d'autres aires géographiques et à d'autres types de sociétés que celles qu'il a bien étudiées sur l'ancien continent ; il prend aussi conscience de divisions majeures et donc d'obstacles idéologiques importants au sein même du prolétariat (la 'race'²⁰, le genre²¹ ...) ; il revalorise les combats anticoloniaux et donc la question de l'émancipation nationale dans ce qui deviendra le Tiers-Monde ; il envisage même que la révolution puisse être initiée à partir des marges du capitalisme²² ; etc. Cette sensibilité, Marx l'avait déjà largement développée à propos de la question irlandaise en Europe même²³.

¹⁸ Préface au premier tome du *Capital*.

¹⁹ « *Par l'amélioration rapide de tous les instruments de production, par les communications rendues infiniment plus faciles, la bourgeoisie entraîne toutes les nations, jusqu'aux plus barbares, dans le courant de la civilisation. Le bas prix de ses marchandises est son artillerie lourde, avec laquelle elle rase toutes les murailles de Chine, avec laquelle elle contraint à capituler les barbares xénophobes les plus entêtés. Elle contraint toutes les nations, si elles ne veulent pas courir à leur perte, à adopter le mode de production de la bourgeoisie ; elle les contraint à introduire chez elle ce que l'on appelle civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoises. En un mot, elle se crée un monde à sa propre image* ».

²⁰ « *Le travail sous peau blanche ne peut s'émanciper là où le travail sous peau noire est stigmatisé et flétri* » Marx, [Le Capital](#), Livre I, Ed. Sociales, p.291

²¹ « *Dans la famille, l'homme est le bourgeois ; la femme joue le rôle du Prolétariat* » Engels, [L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat](#).

²² Il l'envisage explicitement pour la Russie et pour la Chine : « *Voici la seule réponse que l'on puisse faire présentement à cette question : si la révolution russe donne le signal d'une révolution*

Cependant, malgré ces avancées décisives, Marx ne nous a pas légué une théorie achevée de la colonisation, ni prévu l'une de ses conséquences majeures – la partition du monde en deux grandes entités ²⁴, ni envisagé non

prolétarienne en Occident, et que toutes deux se complètent, l'actuelle propriété collective de Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste » Préface russe de 1882 au *Manifeste*.
« Maintenant que l'Angleterre a déchaîné la révolution en Chine, nous devons nous demander quelle réaction cette révolution va entraîner dans ce pays et, d'ici quelque temps, en Angleterre et, de là, en Europe » Marx, 1853, *Textes de Marx et Engels sur la Chine*, p.109

²³ *« Après que je me suis préoccupé, durant de longues années, de la question irlandaise, j'en suis venu à la conclusion que le coup décisif contre les classes dominantes anglaises (et il sera décisif pour le mouvement ouvrier du monde entier) ne peut pas être porté en Angleterre, mais seulement en Irlande. (...) Le renversement de l'aristocratie anglaise en Irlande aurait pour conséquence nécessaire son renversement en Angleterre, de sorte que nous aurions les conditions préalables à une révolution prolétarienne en Angleterre. (...) Ce qui est primordial, c'est que chaque centre industriel et commercial d'Angleterre possède maintenant une classe ouvrière divisée en deux camps hostiles : les prolétaires anglais et les prolétaires irlandais. L'ouvrier anglais moyen déteste l'ouvrier irlandais en qui il voit un concurrent qui dégrade son niveau de vie. Par rapport à l'ouvrier irlandais, il se sent membre de la nation dominante et devient ainsi un instrument que les aristocrates et capitalistes de son pays utilisent contre l'Irlande. Ce faisant, il renforce leur domination sur lui-même. Il se berce de préjugés religieux, sociaux et nationaux contre les travailleurs irlandais. Il se comporte à peu près comme les blancs pauvres vis-à-vis des nègres dans les anciens États esclavagistes des États-Unis. L'Irlandais lui rend avec intérêt la monnaie de sa pièce. Il voit dans l'ouvrier anglais à la fois un complice et un instrument stupide de la domination anglaise en Irlande.*

Cet antagonisme est artificiellement entretenu et développé par la presse, le clergé et les revues satiriques, bref par tous les moyens dont disposent les classes dominantes. Cet antagonisme est le secret de l'impuissance de la classe ouvrière anglaise, malgré son organisation. C'est le secret du maintien au pouvoir de la classe capitaliste, et celle-ci en est parfaitement consciente.

Mais le mal ne s'arrête pas là. Il passe l'Océan. L'antagonisme entre Anglais et Irlandais est la base cachée du conflit entre les États-Unis et l'Angleterre. Il exclut toute coopération franche et sérieuse entre les classes ouvrières de ces deux pays. Il permet aux gouvernements des deux pays de désamorcer les conflits sociaux en agitant la menace de l'autre et, si besoin est, en déclarant la guerre.

Étant la métropole du capital et dominant jusqu'ici le marché mondial, l'Angleterre est pour l'heure le pays le plus important pour la révolution ouvrière ; qui plus est, c'est le seul où les conditions matérielles de cette révolution soient développées jusqu'à un certain degré de maturité. En conséquence, la principale raison d'être de l'Association internationale des travailleurs est de hâter le déclenchement de la révolution sociale en Angleterre. La seule façon d'accélérer ce processus, c'est de rendre l'Irlande indépendante.

La tâche de l'Internationale est donc en toute occasion de mettre au premier plan le conflit entre l'Angleterre et l'Irlande, et de prendre partout ouvertement parti pour l'Irlande. Le Conseil central à Londres doit s'attacher tout particulièrement à éveiller dans la classe ouvrière anglaise la conscience que l'émancipation nationale de l'Irlande n'est pas pour elle une question abstraite de justice ou de sentiments humanitaires, mais la condition première de leur propre émancipation sociale » Marx, lettre du 9 avril 1870 adressée à Siegfried Mayer et August Vogt.

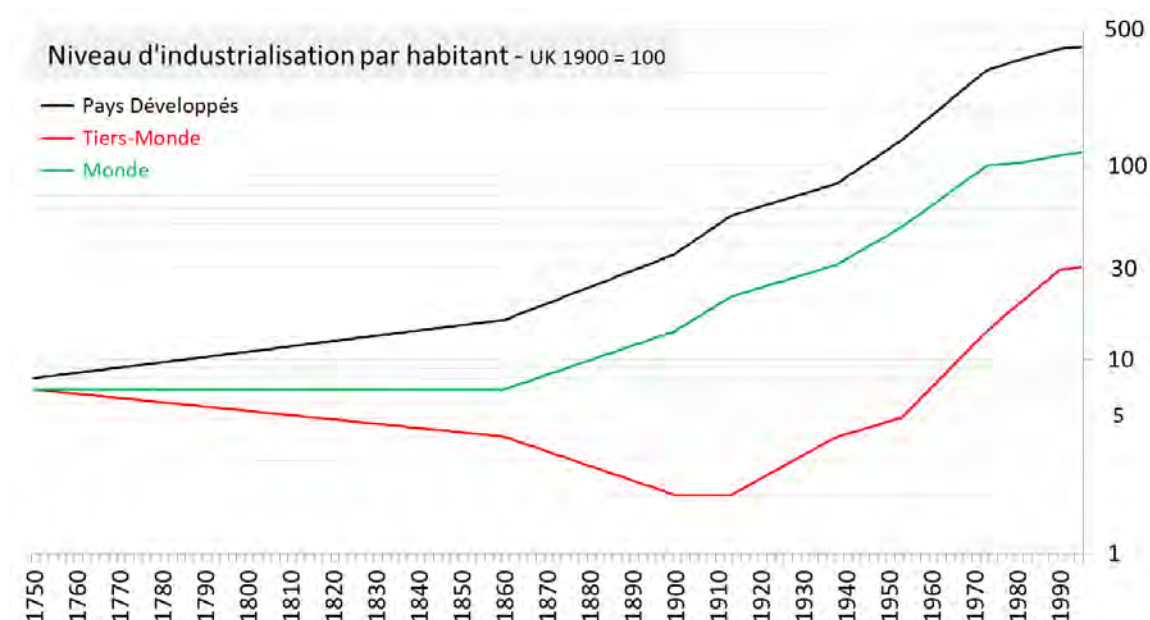
²⁴ Le petit groupe des pays ayant connu leur révolution industrielle dès les XVIII^e et XIX^e siècles (l'Europe occidentale, les USA, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon et la Russie en partie) et les autres qui subiront la férule impériale et le frein de leur développement exercé par les premiers.

plus une phase de bipolarisation impériale du monde entre grands blocs impérialistes transformant la plupart des luttes d'émancipation nationale en enjeux inter-impérialistes comme l'avait bien mis en évidence Rosa Luxemburg.

Or, loin d'impulser la révolution industrielle partout dans le monde, comme il le pensait, l'intérêt des pays ayant eu la chance de pouvoir la développer avant 1870-80 fut d'éviter l'émergence de pays concurrents et donc d'en saper la possibilité pour la plupart des autres. Il est d'ailleurs significatif que, hors Europe, seuls quelques jeunes nations ayant farouchement gardé leur indépendance politique (et même bataillés pour l'obtenir contre leur pays tutélaire), peuvent emprunter le chemin du développement économique : Etats-Unis, Japon, Russie, Argentine. Ceci est bien illustré par la série de graphiques commentés fournis dans ce chapitre.

Le premier nous montre que, dès le dernier tiers du XIX^e siècle, la bipolarisation du monde est déjà bien installée entre un petit groupe de pays (appelés 'Pays Développés') ayant pu précocement impulser leur révolution industrielle et le reste du monde (appelé 'Tiers-Monde') qui en est activement privée. Dès lors, cette division du monde ne fait que s'accroître jusqu'à la première guerre mondiale via la domination impériale. Autrement dit, la révolution industrielle euro occidentale et nord-américaine enclenche, non pas son extension géographique comme le pensait Marx dans le *Manifeste*, mais une régression et désindustrialisation dans le reste du monde dès le XIX^e siècle comme le montre le graphique ci-dessous (Bairoch P. 1997, tome III, p.860).

Graphique 3.1 : Niveau d'industrialisation par habitant, RU 1900 = 100



Ainsi, le niveau d'industrialisation par habitant dans le Tiers-Monde est divisé par trois et demi entre 1750 et la première guerre mondiale et il faut attendre deux siècles d'écart absolu croissants pour revenir péniblement au même point en 1960 ! On ne peut mieux illustrer ce frein au développement du capitalisme à l'échelle mondiale induit par l'impérialisme du petit groupe des premiers pays industrialisés ! Ces derniers ont fait obstacle au développement des forces productives dans la majorité des pays du monde. Ainsi, en 1914, un siècle et demi après le démarrage de la révolution industrielle, celle-ci se limite essentiellement à l'Europe et aux Etats-Unis alors que le reste du monde est encore agricole à 78%, qu'il pèse plus d'un milliard d'hommes mais dont 84% sont analphabètes et ne compte que 95 000 étudiants.

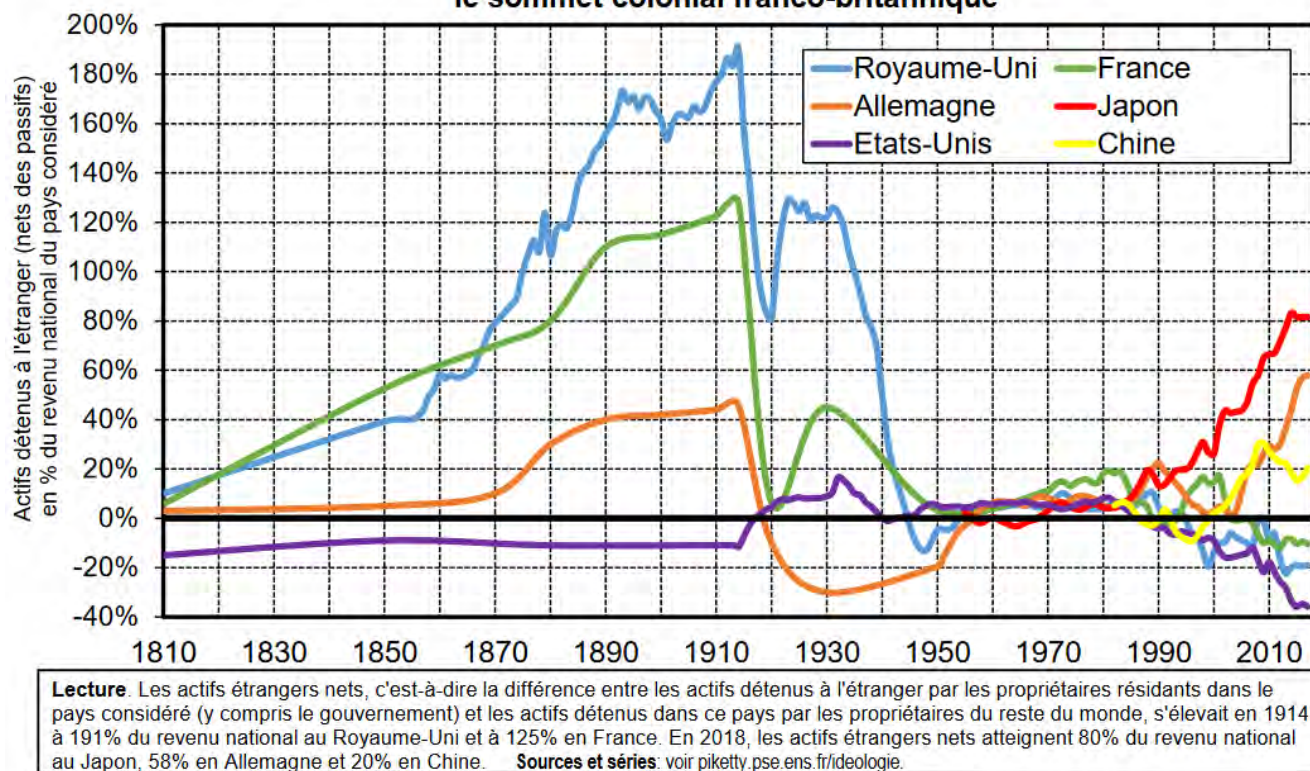
En réalité, l'intérêt des colonies pour le capitalisme à cette époque correspondait plus à une logique de prédation qu'à celle d'un développement endogène local. Elles servaient surtout (1) de marchés d'appoint pour écouler la production des métropoles ; (2) de lieux d'exportation de capitaux et (3) de fournisseurs de certaines matières premières.

1- Comme l'explique très bien Paul Bairoch (1997), la colonisation eut pour résultat de remplacer la plupart des productions locales par des produits importés de la métropole. Ceci explique les stratégies inverses promotionnées pour développer les pays du Tiers-Monde, à savoir la substitution des importations par des productions locales. Elles furent parfois localement adoptées avec un succès relatif lors d'épisodes développementistes dans certains pays, en Amérique Latine notamment.

2- La colonisation suscita une intense exportation de capitaux dans les pays du Tiers-Monde, en particulier dans de grands projets d'infrastructures permettant de mieux les piller : canal de Suez, réseau de chemin de fer indien, constructions portuaires, etc. La première mondialisation allant de la fin du XIX^e siècle à la première Guerre Mondiale engendra un afflux considérable de capitaux dans ces pays, tellement considérable qu'elle est loin d'être dépassée sur ce plan par la mondialisation actuelle (cf. graphique ci-dessous) !

Graphique 3.2 : Les actifs étrangers (Piketty, 2019)

Graphique 7.9. Les actifs étrangers en perspective historique:
le sommet colonial franco-britannique



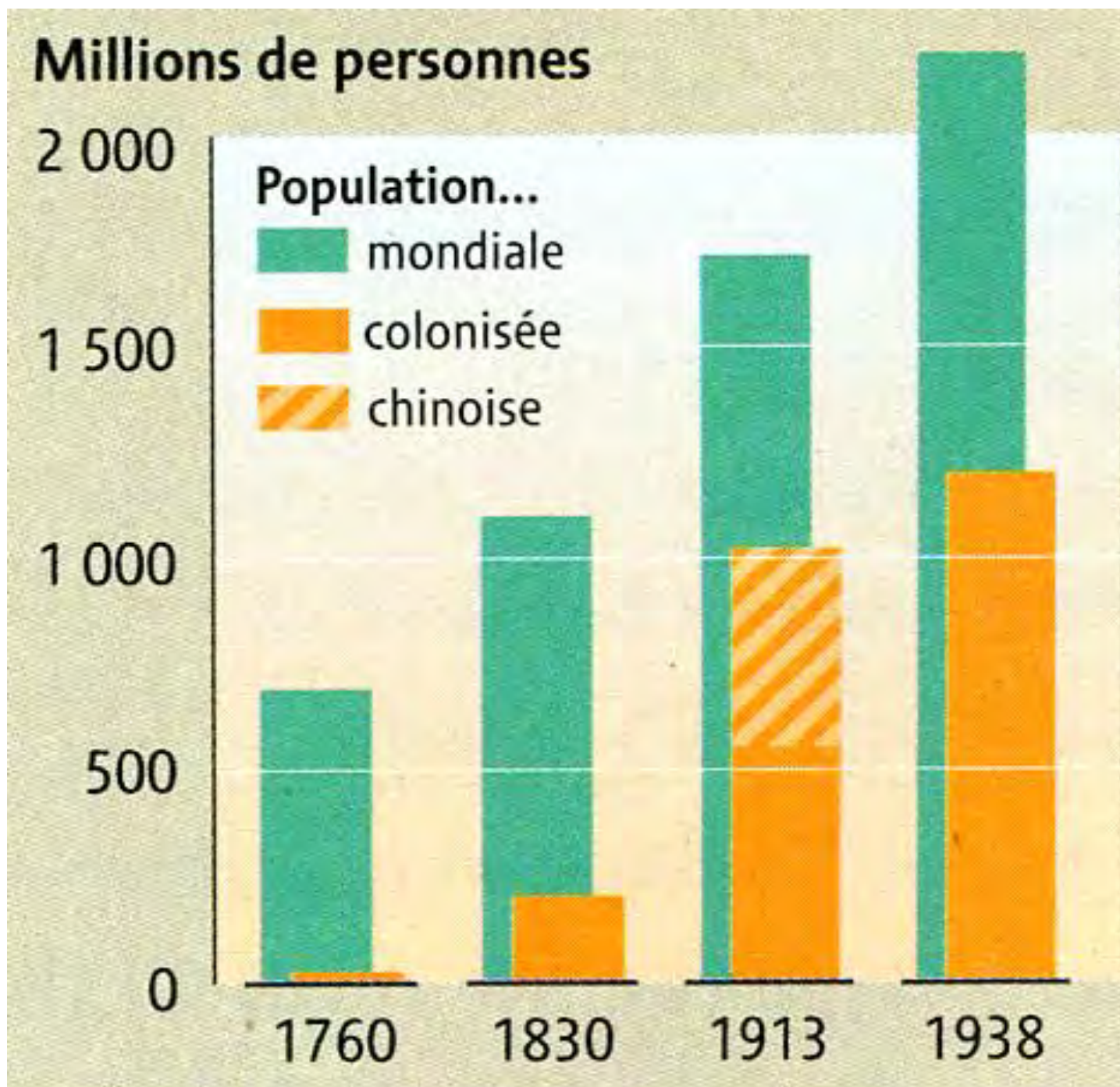
3- Les colonies servirent également à fournir certaines matières premières. Si l'essentiel de celles requises pour mener à bien la révolution industrielle (comme le charbon, le fer, etc.) était issue du sous-sol des pays qui la connaissait, les colonies au XIX^e siècle fournissaient néanmoins certains produits agricoles, sylvicoles ou miniers indispensables, voire stratégiques comme l'étain, le caoutchouc ou le cuivre (Chalmin, 2019).

Cause et conséquences de cette bipolarisation

Cette régression et désindustrialisation dans le reste du monde dès le XIX^e siècle résulte de sa colonisation par le quarteron de pays précocement développés, colonisation dont le Graphique 3.2 illustre l'importance acquise à la veille de la première guerre mondiale et qui, pour l'essentiel, se déploie durant le dernier quart du XIX^e siècle comme l'a souligné Fritz Sternberg : « Ces chiffres indiquent que les possessions coloniales se sont accrues de plus de la moitié au cours du dernier quart du XIX^e siècle... »²⁵. Sur les 1,8 milliard d'habitants de la planète en 1914, 55 % à 60 % habitent dans des colonies ou semi-colonies (comme la Chine).

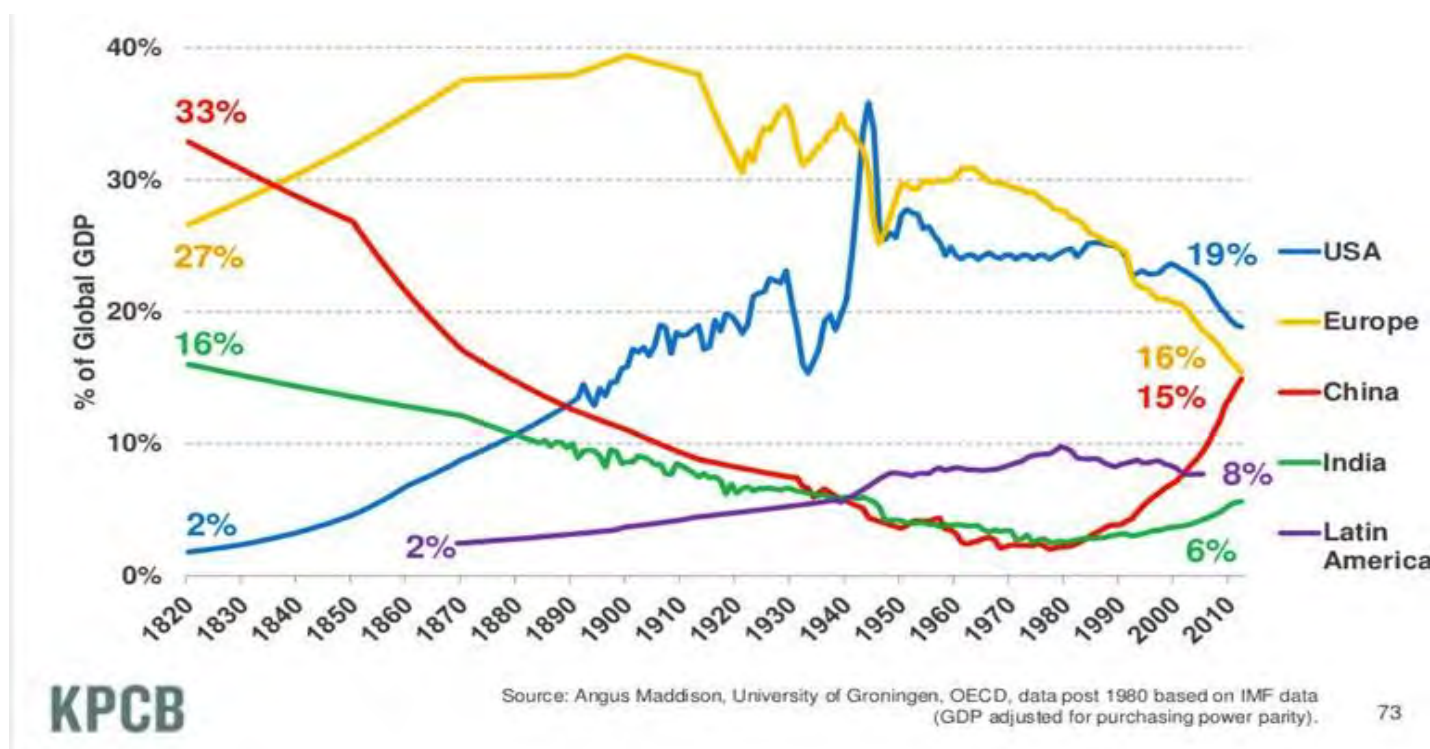
²⁵ *Le conflit du siècle*, p. 34.

Graphique 3.2 : Population mondiale et colonisée



Cet impact destructeur du capitalisme colonial va induire un spectaculaire bouleversement dans la répartition de la richesse dans le monde : alors que l'Inde et la Chine en détenaient encore la moitié au début de la révolution industrielle (1820 sur le Graphique 3.3), leur part se réduira progressivement à 7 % un siècle et demi plus tard. Inversement, l'Europe occidentale et les Etats-Unis en profitent pour s'en accaparer près des deux-tiers au moment de la seconde guerre mondiale et encore la moitié à la fin des Trente glorieuses.

Graphique 3.3 : Répartition du Produit Mondial de 1820 à 2012



Le cas emblématique de l'Inde

La domination coloniale de l'Inde par la Grande-Bretagne est emblématique de ce processus de blocage du développement des forces productives dans le monde hors puissances impériales. Ainsi, lorsqu'elle aborde les XVII^e et XVIII^e siècles, et au même titre que l'Europe, l'Inde possédait déjà une longue tradition textile comme en atteste le succès de ses cotonnades auprès des grandes cours européennes. Succès tel qu'au début du XIX^e siècle l'Inde est le premier producteur textile au monde, devant la Grande-Bretagne qui avait commencé sa révolution industrielle un demi-siècle auparavant. La production textile indienne dépassait celle de l'Angleterre non seulement en quantité, mais aussi en qualité. Aussi étonnant que cela puisse paraître, tant l'histoire dominante reflète la vision euro centriste des vainqueurs, l'Inde occupe à cette époque une place de pays développé puisque ses exportations sont une fois et demies plus élevées que ses importations et que sa structure d'exportation est typique de celle d'un pays avancé puisque l'Angleterre exporte vers l'Inde des cotonnades grossières alors que l'Inde exporte vers l'Angleterre des cotonnades de luxe ²⁶ !

²⁶ Lire, à ce sujet, la très belle thèse de doctorat de Jean Batou (1990) sur les industrialisations oubliées dans ce qui deviendra plus tard le Tiers-Monde : Egypte, Paraguay, Inde.... Malheureusement non publiée, elle est cependant bien résumée par Odile Castel (1998) dont nous nous inspirons ici.

Cette compétitivité internationale de la production indienne résulte d'un système de production structurellement très semblable à celui de l'Europe au même moment : la proto-industrialisation. À partir de l'abondance et du savoir-faire de la main-d'œuvre urbaine et rurale se développe un artisanat urbain et rural à façon et des manufactures urbaines pour le procès final de production. A Bombay et Calcutta, des marchands-entrepreneurs urbains indigènes – liés commercialement et financièrement aux agents des Compagnies européennes des Indes qui exportent la production vers l'Europe – distribuent la matière première dans les campagnes, particulièrement auprès des femmes, et fournissent souvent les outils de travail : rouets et métiers à tisser. En ville, ils concentrent les ateliers textiles et les manufactures où travaillent indifféremment hommes et femmes, pour les derniers apprêts avant commercialisation. Ceci engendre un prolétariat manufacturier et un petit patronat artisanal dans les villes industrielles, et un notable appoint de ressources pour les familles paysannes dans les campagnes.

Ainsi, au début du XIX^e siècle, de nombreuses régions indiennes sont transformées par le développement d'une véritable économie marchande. Par exemple, en 1807, dans le 'Lancashire indien', on décompte, sans les ouvriers des ateliers et manufactures des villes exportatrices, presque 1,5 million de fileuses et de tisseuses à domicile dans les campagnes, sur une population de 14 millions d'habitants. Elles représentent donc 10,4 % de la population totale, soit, sans doute, au moins 20 à 40 % de la population active. Cette activité non agricole rapporte aux campagnes concernées un revenu supplémentaire de 8,5 millions de roupies, dont 30 % pour le seul district de Patna.

Face à cette redoutable concurrence indienne, non seulement sur les marchés 'ouverts' de l'Asie, mais sur son propre marché national et européen, l'industrie textile anglaise s'inquiète. Profitant de sa position coloniale aux Indes, elle va exiger de la couronne une politique d'intervention, en totale contradiction avec ses principes libre-échangistes proclamés (et souvent imposés) dans les autres parties du monde. Par le jeu de taxes différentielles à l'import-export, de réglementations abusives sur les conditions de travail, d'interdiction de produire localement pour une raison ou une autre (toutes infractions à ces législations synallagmatiques étaient bien souvent sanctionnées par l'amputation des mains des artisans tisserands), les administrateurs coloniaux de l'Inde britannique vont parvenir à ruiner et fermer la plupart des entreprises indiennes et à remplacer sur le marché local les tissus indiens par les cotonnades importées d'Angleterre. En deux ou trois décennies, les flux

commerciaux vont spectaculairement s'inverser comme le montre le tableau suivant :

Tableau 3.4 : Balance commerciale anglaise avec l'Inde			
	Exportations indiennes vers l'Angleterre	Exportations anglaises vers l'Inde	Balance anglaise
1813	1 266 608 £ de cotonnades de luxe	818 208 £ de cotonnades grossières	Déficitaire de 33 %
1835	306 086 £	51 777 277 £	Excédentaire de 17 000 % !!
	- 76 %	+ 6330 %	
Sources : J. Piel, 1989.			

Si en 1813, les exportations indiennes vers l'Angleterre sont encore 1,55 fois supérieures aux exportations anglaises vers l'Inde, en 1835, ce sont désormais ces dernières qui sont 169 fois supérieures aux exportations indiennes ! Ce chiffre de 51,8 millions indique que les échanges vont désormais au-delà du complément à la production nationale mais que les anglais, via la déstructuration de l'appareil local de production, sont parvenus à se substituer aux producteurs indiens et fournissent une grande partie du marché du sous-continent.

Ce processus, commencé en 1813 lorsque la Compagnie des Indes Orientales britannique se voit retirer son monopole au profit de l'administration coloniale directe de la couronne, est à peu près achevé vers 1835-1840. Il provoque une paupérisation et une re-ruralisation généralisées dans les anciennes régions proto-industrielles indiennes : beaucoup d'ouvriers et d'artisans des villes n'ayant plus d'autres ressources sont obligés de se clochardiser ou de retourner vers les campagnes qui viennent, elles aussi, de perdre l'appoint du travail textile à domicile. La colonisation anglaise engendre ainsi un véritable génocide économique de dizaines de millions d'indiens dont les os sont réduits en engrais, d'où l'image utilisée par le gouverneur général des Indes qui écrit dans son rapport de 1834-35 que « *les os des tisserands blanchissent les plaines de l'Inde* ». Cette véritable contre-révolution industrielle permet, en contrepartie, l'accélération de la révolution industrielle en Angleterre, particulièrement dans le Lancashire, en éliminant la concurrence indienne en Europe et en imposant la concurrence anglaise en Inde. Désindustrialisée par la Grande-Bretagne, l'Inde fait désormais partie du Tiers-Monde durant un

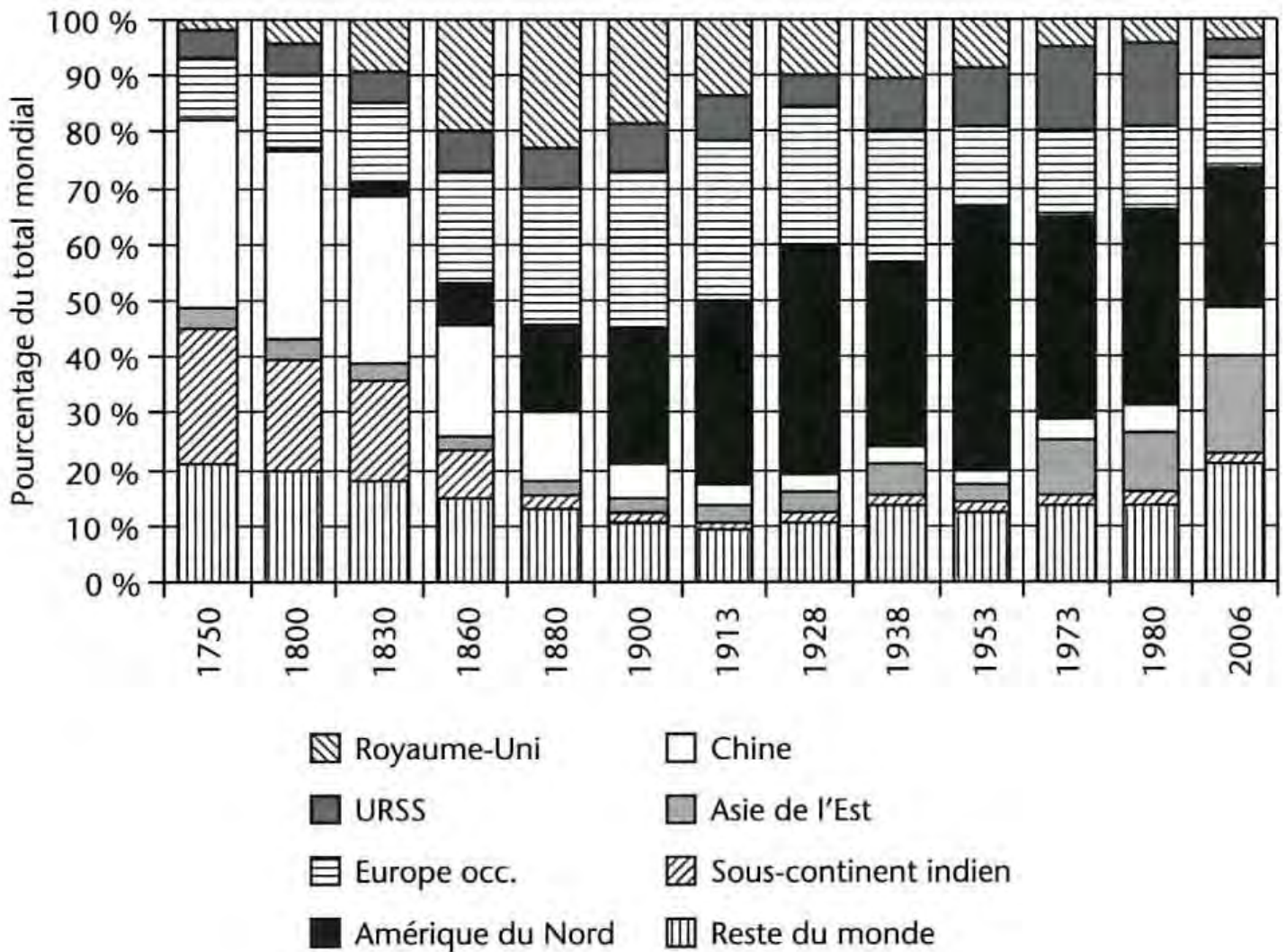
siècle et demi. Ce n'est qu'à partir des années 1990 que ce pays commence à s'extraire de cette malédiction ²⁷.

A la fin du XIX^e siècle, le monde entier est sous contrôle européen. Une dizaine de pays se le partage, l'a désindustrialisé et l'exploite à son seul profit. Ce monde dominé subit une violente régression de ses forces productives bien illustrée par le Graphique 3.5 ci-dessous (Allen, 2014). En 1750, le futur petit groupe de pays industrialisés représente moins de 20 % de la production industrielle mondiale alors que le reste du monde pèse pour plus de 80 %. En 1913, la répartition est exactement inverse, les colonisateurs s'arrogent les 80 % et le reste du monde les 20 % restants seulement. La part de la Chine passe de 33 % à 4 % et le sous-continent indien de 25 % à 1 %. Cette désindustrialisation est tellement rapide et brutale qu'elle est à la fois relative (en pourcentage) et absolue (en quantité produite) comme le notent tous les grands historiens de l'économie : « *La concurrence britannique désindustrialise pratiquement toute l'Asie et l'Afrique... (...) Non seulement la production britannique avait crû de manière considérable, mais l'industrie avait, en termes absolus, décliné en Chine et en Inde, où le textile et la métallurgie ont été évincés par la production mécanisée de l'Occident* » (Allen, 2014 : 16-20) ; « *L'Inde avait une industrie plus importante que tout autre pays tombé sous la tutelle coloniale européenne, et elle était unique en ce qu'elle exportait des produits manufacturés avant l'époque coloniale. La domination coloniale fit disparaître de vastes pans de cette industrie* » (Maddison, 2001 : 123) ; « *...le phénomène de la colonisation, ou de la néo-colonisation, avait, au cours du XIX^e siècle, entraîné le déclin de l'industrie traditionnelle dans la plupart des pays du Tiers-Monde. Cette évolution s'est poursuivie pendant les premières années du XX^e siècle et l'on peut considérer que vers 1920-1930 le phénomène avait atteint ses limites. A ce moment, tout ce qui pouvait être fourni d'une façon rentable, pour les pays exportateurs, par les manufactures des pays développés l'était effectivement. Bref, ce que l'on qualifie généralement de 'désindustrialisation du Tiers-Monde' était à son apogée. Pour l'ensemble du Tiers-Monde, le niveau d'industrialisation*

²⁷ Au passage, notons que cette inversion de la balance commerciale indienne ne résulte pas du libre-échange prôné par les Anglais mais d'une politique colonialiste délibérément coercitive. C'est l'intervention coloniale anglaise qui va désindustrialiser une Inde exportatrice de produits textiles à hautes valeurs ajoutées et la réduire en un pays exportateur de matières premières achetées à vil prix par l'Angleterre (coton, jute, etc.). Si les anglais avaient suivi les préceptes de la théorie libérale qu'ils professaient partout (cf. le tableau des échanges comparatifs de Ricardo), ils auraient dû continuer à se spécialiser dans les pièces de tissus à faibles valeurs ajoutées et continuer à importer les tissus indiens à haute valeur ajoutée, et ce serait l'Inde qui serait devenue une grande puissance industrielle et la Grande-Bretagne une zone périphérique !

par habitant se situait vers 1900 à moins du tiers du niveau de 1750. »
 (Bairoch, 1997 : 858).

Graphique 3.5 : Répartition de la production industrielle mondiale

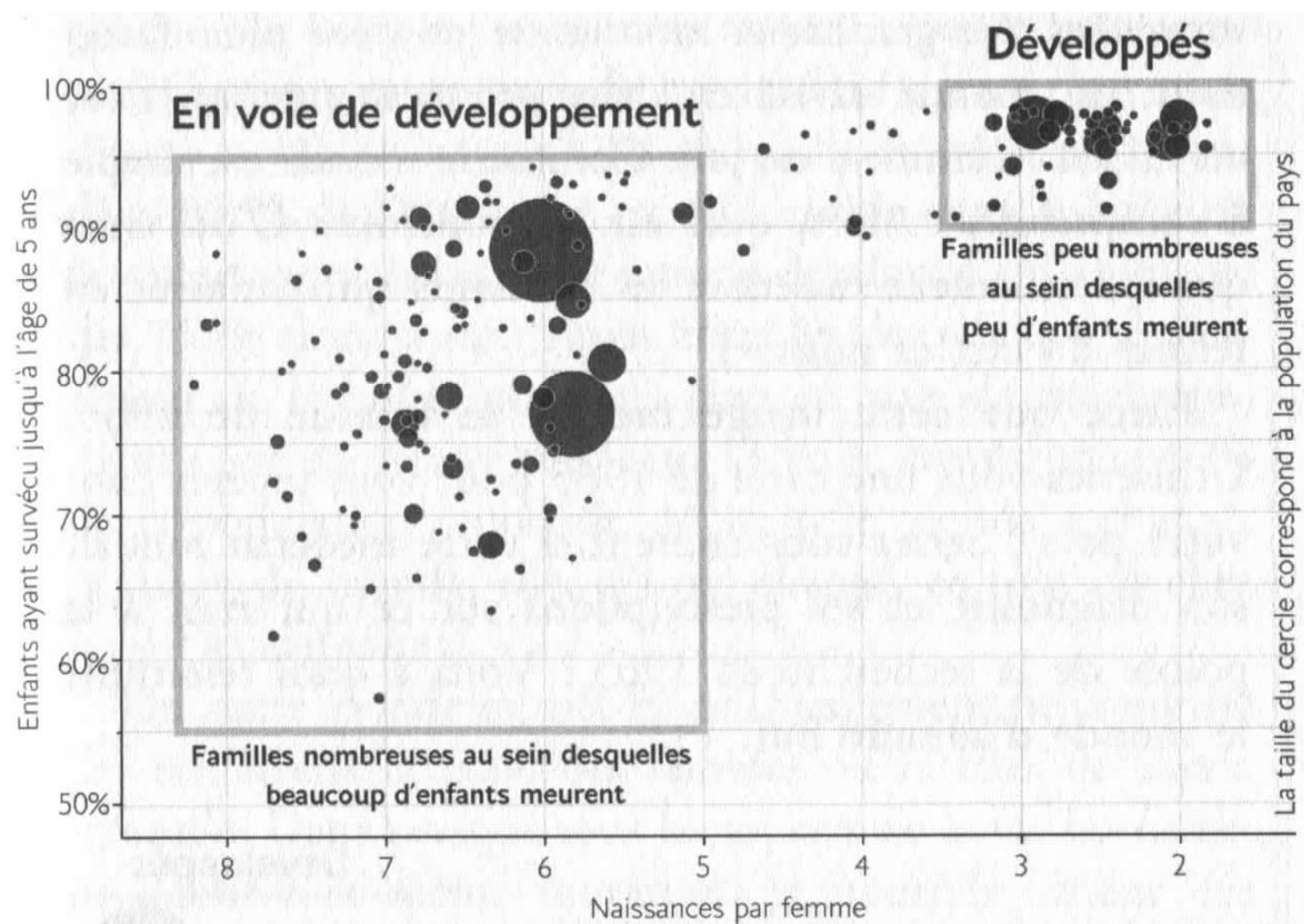


A l'image du cas de l'Inde, l'on pourrait multiplier les exemples de pays dominés, mais tous aboutissent à la même conclusion : loin de développer les forces productives et d'étendre le capitalisme dans le monde tout au long du XIX^e siècle, le petit groupe de pays colonisateurs va les atrophier et empêcher toute émergence de nouveaux concurrents sur le marché mondial. Cette configuration, qui achève de se mettre en place à la veille du premier conflit mondial, va perdurer jusqu'à la fin des Trente glorieuses et l'éclatement des blocs impérialistes.

Notons que cette bipolarisation du monde entre un petit groupe de pays industrialisés et ce vaste ensemble de pays extrêmement pauvres ne se limite pas au domaine économique mais touche à tous les aspects de la vie : éducatif, sanitaire, démographique, etc. Ainsi peut-on bien le percevoir dans ce dernier

domaine à l'aide du graphique suivant (Rosling, 2019) qui donne, pour l'année 1965, le pourcentage d'enfants ayant survécu jusqu'à l'âge de 5 ans en fonction du nombre de naissances par femme (le pourcentage de survie augmente quand le nombre d'enfants par femme diminue) : chaque bulle y représente un pays et la taille de la bulle est proportionnelle à sa population (les plus grosses bulles représentent l'Inde et la Chine). Plus un pays est haut, plus l'enfant y a de chances de survivre. Ainsi, à cette date (1965), le monde était clairement divisé en deux ensembles bien distincts : l'un regroupant 125 pays appartenant au Tiers-Monde et l'autre regroupant 44 pays développés, entre les deux, il n'y a pas plus de 15 pays qui ne regroupent que 2% de la population mondiale.

Graphique 3.6 : Enfants vivants à 5 ans et naissances par femme, 1965



Il y aura donc persistance de cette bipolarisation économique du monde jusqu'à la fin des Trente glorieuses et même, pour certains de ses traits, jusqu'au début des années 1990. Pourquoi ? C'est ce que nous examinerons ci-après en reprenant l'essentiel de nos données de P. Bairoch (1997, tome III, pp.858-898).

Tiers-Monde, entre-deux guerres et Trente glorieuses

Le domaine colonial, tant en superficie qu'en population, atteint son maximum durant un entre-deux guerres qui reste dans une logique impériale. Cependant, plusieurs pays sous-développés profitent de cette période pour desserrer l'étau imposé par les métropoles et entamer un frémissement d'industrialisation. Ils sont aidés en cela par les deux guerres mondiales et la crise de 1929 qui voient leurs pays tutélaires se concentrer sur leurs champs de batailles et leurs problèmes économiques internes.

L'on assiste donc à une reprise de l'industrialisation dans le Tiers-Monde après la première guerre mondiale, mais cette reprise est très timide et ne concerne que très peu de pays, pays dont certains avaient déjà acquis leur indépendance politique dès le 18^e siècle : le Brésil, le Mexique, l'Inde et la Chine. Ce frémissement, qui avait débuté dès 1900, se limite cependant à des secteurs à faible contenu technologique comme les biens de consommation (alimentation, boissons et tabac par exemple), les cotonnades et des industries de première transformation de produits agricoles ou miniers, complétés ensuite par la sidérurgie dans les années 1920. S'y rajoutent dans les années 1930 des pays comme la Turquie, l'Iran, la Thaïlande et la Bolivie dans les mêmes secteurs. C'est cette timidité qui explique que l'écart absolu entre les pays développés et le Tiers-Monde continue de s'accroître fortement. Pour preuve, à la veille de la seconde guerre mondiale et en termes de PNB par habitant cette fois, le niveau du Brésil était à peine supérieur à celui de l'Europe avant la révolution industrielle et, pour la Chine et l'Inde, de moitié environ !

Pour camper le décor, ce n'est que pendant les Trente glorieuses, après les indépendances nationales acquises à la suite de la seconde guerre mondiale, que le Tiers-Monde connaît un début de rattrapage industriel. Cependant, quoique vigoureux, celui-ci reste également cantonné dans des secteurs à faible contenu technologique et concentré dans quelques pays seulement. Il faudra attendre les effets du retour de la concurrence sur les salaires dans les pays développés (dé- et relocalisation de la production industrielle dans les pays à bas salaires) et la fin de la division étouffante du monde en deux grands blocs impérialistes après la chute du mur de Berlin en 1989 pour que les forces productives se libèrent dans un bon nombre de pays du Tiers-Monde.

Plus en détail, l'après seconde guerre mondiale voit la plupart des colonies accéder à leur indépendance via une transition négociée – à l'exception de quelques conflits anticoloniaux violents comme au Vietnam, en Algérie, en

Angola..., mais c'est une indépendance toute relative, plus formelle que réelle car n'abolissant pas de nombreux liens de dépendance et parce que le monde est dominé par la polarisation impérialiste entre deux grands blocs (la dite guerre froide) dont les deux pays leaders en 1950 (les Etats-Unis et l'URSS) représentent à eux seuls 54% du PIB mondial (Chalmin, 2019).

Néanmoins, malgré ce contrôle néocolonial, certains pays du Tiers-Monde connaissent une très forte poussée d'industrialisation à raison de 5 à 6 % l'an par habitant entre leur indépendance et 1975, poussée très forte car ces taux dépassent tout ce que les pays développés ont connu. Dans le but d'asseoir leur indépendance nationale, ces pays essaient d'inverser une des logiques économiques majeures de l'époque coloniale en menant de vigoureuses politiques de substitution aux importations en provenance des pays développés. Autrement dit, ils produisent localement tout ce qu'ils peuvent afin de réduire leurs importations et d'équilibrer leur balance commerciale. L'objectif consistait à inverser le phénomène de désindustrialisation coloniale où les importations en provenance des pays développés se sont substituées à la production locale.

Cependant, malgré cet indéniable succès, tout comme durant l'entre-deux guerres, cette industrialisation ne concerne toujours que des secteurs à faible contenu technologique et se concentre dans un nombre limité de pays. La dépendance technologique, néocoloniale et impérialiste reste prégnante. De plus, ces pays subissent les contrecoups du ralentissement économique des pays développés durant les années 1970-80 ainsi que leurs politiques visant à reporter le poids de la crise sur la périphérie comme en attestent les PAS du FMI (Politiques d'Ajustement Structurel du Fond Monétaire International) subies par nombre d'entre eux. Ainsi, l'industrialisation se réduit à 0,8 % l'an par habitant entre 1975-95 pour le Tiers-Monde à économie de marché (à l'exception des NPI – Nouveaux Pays Industrialisés, à savoir la Corée du Sud, Taiwan, Hong-Kong et Singapour). Quant aux expériences pilotées par l'URSS, malgré certains succès initiaux, elles se sont la plupart du temps terminées par des échecs alors connus sous le nom de 'cathédrales du désert' ! Enfin, la vigoureuse croissance industrielle des NPI, bien réelle quant à elle et qui connaît une remontée des filières technologiques, elle s'explique avant tout par la compétition entre les blocs et par la vigoureuse politique américaine visant à contrer les avancées du bloc soviétique en Asie.

Autrement dit, si l'on pouvait encore parler de Tiers-Monde comme d'un ensemble de pays dont l'état peu ou moins développés résultait – pour

l'essentiel – des affres de la période coloniale, cette configuration commence à se diversifier après la seconde guerre mondiale : timidement suite l'acquisition de certaines indépendances politiques et de façon spectaculaire suite à l'atténuation de la bipolarisation géoéconomique et géopolitique du monde à partir des années 1980 et encore plus après l'implosion du bloc de l'Est.

Eclatement du Tiers-Monde

La bipolarisation économique du monde datant du 19^e siècle va progressivement éclater à la faveur de deux processus majeurs qui se déploient petit à petit après la fin des Trente glorieuses et qui se conjugueront à partir des années 1990. Le premier découle de l'abandon des hausses salariales conventionnées datant de l'après-guerre et qui avaient eu pour avantage de supprimer la concurrence par le moins disant salarial (cet abandon visait à redresser le taux de profit qui avait fortement chuté dès la fin des années 1960 dans les pays industrialisés). Le coût salarial redevenant un avantage compétitif, cela ouvre la voie à une relocalisation massive de la production dans certaines zones à bas salaires. Le second processus découle de la fin de la division du monde en deux blocs impérialistes permettant à bien des pays de se soustraire au verrou néocolonial imposé par leur tutelle. La conjonction de ces deux facteurs offre ainsi des opportunités de développement à des pays ayant acquis leur indépendance politique dans la période antérieure mais n'ayant pu réellement la mettre à profit jusqu'alors. Cette croissance induite par la conjonction de ces deux facteurs va permettre de libérer le développement des forces productives dans certains pays du Tiers-Monde, croissance qui, jusqu'alors, restait étouffée par cette double bipolarisation du Monde.

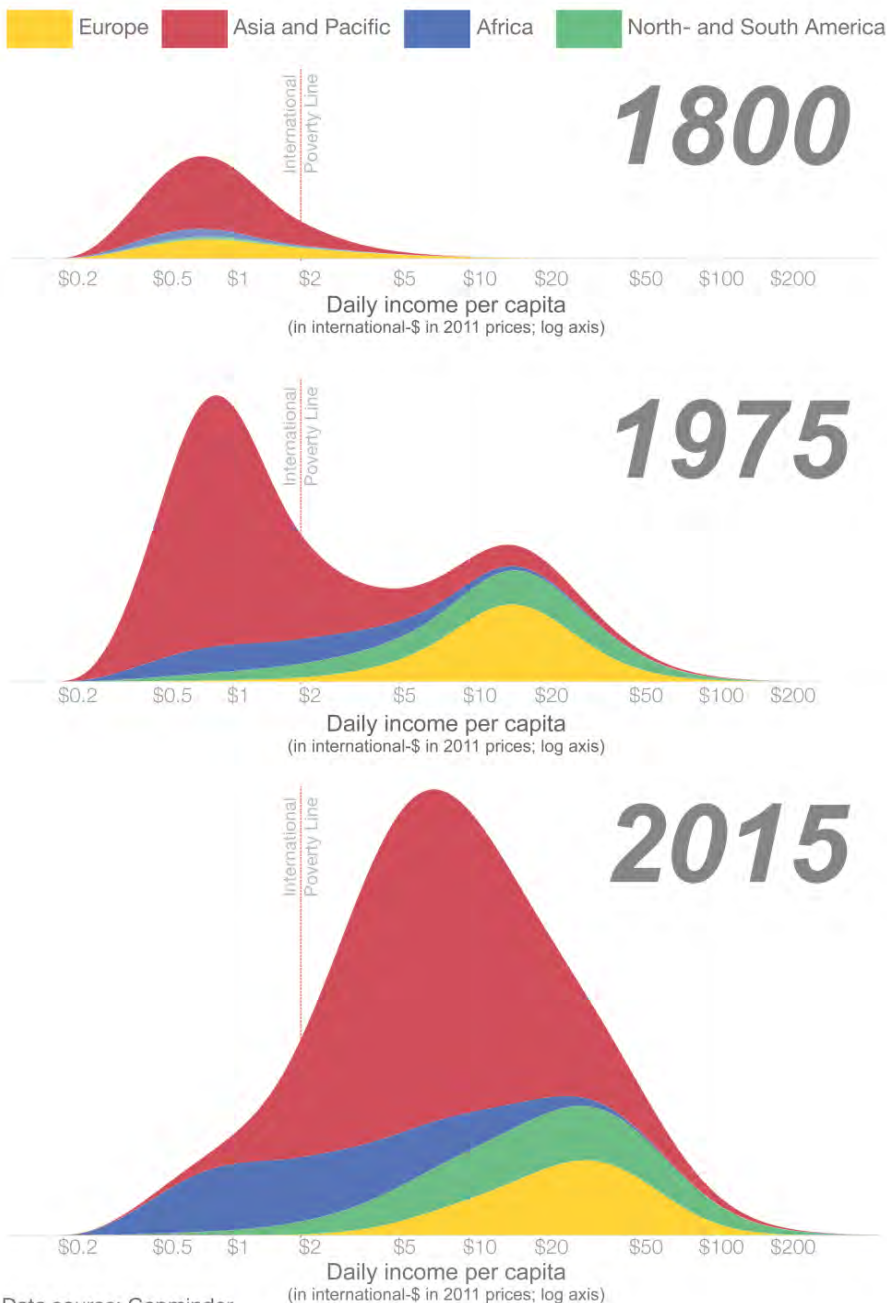
C'est ce qu'illustre le graphique suivant (Graphique 3.7) où l'on visualise très bien les deux phases décrites précédemment. La première s'étend des débuts de la révolution industrielle (1800) à la fin des Trente glorieuses (1975). Elle engendre la courbe bimodale de 1975, c'est-à-dire la bipolarisation progressive du monde entre une majorité de pays appartenant au Tiers-Monde et vivant sous le seuil de pauvreté extrême (la bosse de gauche autour de 0,9 \$ par jour) et un petit nombre de pays occidentaux riches (la bosse de droite autour de 15 \$ par jour). La seconde phase qui s'ouvre ensuite – que nous détaillerons plus loin – se caractérise par une croissance rapide localisée dans un nombre significatif de pays appartenant à l'ex-Tiers-Monde (dont la Chine et l'Inde mais aussi d'autres pays comme la Pologne, le Vietnam, le Laos, la Malaisie

depuis trois à quatre décennies et, la Turquie, le Chili, l'Indonésie, la Thaïlande depuis les années 2000...). Elle engendre la courbe uni-modale de 2015 sur le Graphique 3.7. Elle nous montre que, si la population vivant sous le seuil de pauvreté était de 87% en 1800, 64% en 1914 et 50% en 1975, désormais l'immense majorité de la population, soit 89%, vit nettement au-dessus de ce seuil et que la bipolarisation du monde en deux grands ensembles se réduit relativement.

Graphique 3.7 : Distribution des revenus, monde en 1800, 1975 et 2015

Global income distribution in 1800, 1975, and 2010

Income is measured by adjusting for price changes over time and for price differences between countries (purchasing power parity (PPP) adjustment). These estimates are based on reconstructed National Accounts and within-country inequality measures. Non-market income (e.g. through home production such as subsistence farming) is taken into account.



Data source: Gapminder

The visualization is available at [OurWorldInData.org](https://ourworldindata.org) where you find more visualizations and research on global development. Licensed under CC-BY-SA by the author Max Roser.

Dans le *Manifeste communiste* de 1848, Marx et Engels prédisaient que : « *Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. Le bon marché de ses produits est la grosse artillerie qui bat en brèche toutes les murailles de Chine et contraint à la capitulation les barbares les plus opiniâtrement hostiles aux étrangers. Sous peine de mort, elle force toutes les nations à adopter le mode bourgeois de production ; elle les force à introduire chez elle la prétendue civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoises. En un mot, elle se façonne un monde à son image* ». Si par sa politique coloniale, les métropoles industrielles ont entraîné les pays du Tiers-Monde dans la sphère des échanges globaux et engendré localement un prolétariat minoritaire et concentré, cette vision prémonitoire de Marx ne s'est déployée ni au XIX^e siècle, ni même au XX^e siècle. Pour l'essentiel, elle a été mise entre parenthèse durant 125 ans par la domination impériale du petit groupe des premiers pays industrialisés. Il a fallu attendre la fin des Trente glorieuses dans ces derniers et l'implosion de la domination du monde entre deux grands blocs impérialistes (1989) pour que ces prévisions puissent véritablement se déployer à l'échelle mondiale.

Peut-on réellement parler d'une disparition du Tiers-Monde ?

Oui et non. Oui en ce que cet ensemble a éclaté. Si la Chine appartenait indéniablement au Tiers-Monde jusqu'aux années quatre-vingt, il n'est raisonnablement plus possible de soutenir une telle idée à l'heure où l'empire du milieu taille de sérieuses croupières à la domination américaine (chose que l'URSS n'avait jamais réussi à faire). Non en ce qu'il subsiste encore un énorme fossé et des liens de dépendance et domination entre un grand nombre de pays pauvres et les ex-puissances tutélaires. Nous ne partageons donc aucunement les conclusions de tous ceux qui ont construit ou qui propagent le graphique 3.7 que nous avons repris ci-dessus et qui l'utilise pour vanter la 'mondialisation heureuse', la 'victoire du capitalisme et du libre-marché', etc. : « *Les pays les plus pauvres ont rattrapé leur retard et les inégalités de revenus dans le monde ont diminué* » (Max Roser) ; « *Il n'y a pas de fossé entre l'Occident et le reste, entre les pays développés et les pays en développement, entre les riches et les pauvres* » (Hans Rosling) ; « *Le monde n'est plus séparé entre l'Occident et le reste* » (Bill Gates) ; « *Les inégalités de revenus ne sont plus une question de clivage entre nations ou régions du monde, mais plutôt entre groupes sociaux au sein de la population mondiale considérée dans son ensemble* » (Duncan Green). De telles conclusions sont illégitimes et en partie sournoisement suggérées par la façon dont le graphique représente les données. Illégitimes car ce graphique ne recoupe pas exactement l'opposition entre les pays développés et le Tiers-Monde puisque des pays du Nord comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Japon se retrouvent dans l'ensemble 'Asie + Pacifique', tandis que les Amériques comprennent les États-Unis et le Canada, mais aussi Haïti et Belize ! Mais ces conclusions erronées sont aussi sournoisement suggérées par le choix de l'échelle logarithmique qui resserre les revenus des riches dans le même espace visuel que les revenus des pauvres. En effet, si nous utilisons une échelle arithmétique, la majeure partie de la population mondiale est resserrée tout à gauche, tandis que les riches s'étalent longuement sur la droite. Si nous avons néanmoins retenu ce graphique malgré les grosses critiques que nous pouvons lui faire, c'est parce qu'il nous montre la dynamique de resserrement relatif entre les niveaux de revenus dans le monde qui s'est enclenchée depuis plus de quatre décennies et qui est largement sous-estimée par les critiques du capitalisme.

Annexes sur les données et la méthodologie

Tableau des données les plus importantes

Les valeurs en grisé sont celles qui ont été reprises dans le texte et sur les graphiques								
	Espérance de vie	PIB/hab.	Productivité	Salaire réel	Taux de plus-value	Temps annuel de travail	Taux de chômage	Pop monde < 0,9 \$ / jour
	Ans	Indice	Indice	Indice	Indice	Heures	%	%
Lissé→	5 ans	5 ans	5 ans	5 ans	5 ans	-	5 ans	-
1760	36,0	100	100	100	100	2668	3,6	-
1800	38,7	120	119	77	155	3446	4,8	87
1827	41,3	126	136	98	139	3472	7,3	86
1830	41,5	128	140	100	140	3475	7,8	86
1842	41,5	137	160	100	159	3392	10	84
1855	41,0	148	187	100	186	3305	4,3	82
1865	41,0	172	208	114	182	3241	3,6	79
1870	42,1	183	230	121	189	3183	3,8	78
1873	42,6	193	243	129	188	3037	2,8	78
1901	48,2	255	312	177	177	2950	4,6	69
1913	51,3	282	339	161	210	2908	3,3	64
1914	50,3	283	344	154	223	2899	2,4	64
1917	48,8	311	350	136	258	2893	1,1	65
1918	50,5	313	339	145	234	2890	1,3	66
1919	52	280	329	156	211	2618	3,4	66
1945	66,0	405	418	273	153	2315	0,9	62
1974	72,6	681	873	616	142	1845	4,3	50
1975	72,8	691	886	614	144	1814	4,6	50
2001	78,3	1238	1482	780	190	1696	5,3	26
2015	80,9	1473	1636	-	-	1669	6,0	12
2016	81,0	-	-	-	-	1668	5,5	11
2018	81,3	-	-	-	-	-	-	11

Sources des données des graphiques

Les données sur le **PIB par habitant**, la **productivité du travail par travailleur** et le **salaire réel** (cf. infra pour plus de détails) proviennent du [projet Core](#) (il faut s'inscrire sur ce site pour accéder au fichier de données Unit-2-data-file-for-charts.xlsx). Celles sur **l'espérance de vie à la naissance** sont issues de [la version 7 de la base de données Gapminder](#). Le **taux de plus-value en GB** a été calculé classiquement en ramenant la productivité sur le salaire réel (cf. infra pour plus de détails). Le **temps annuel de travail**, le **taux de chômage**, le **taux de syndicalisation** et le **nombre de conflits sociaux** en Grande-Bretagne ont été pris dans la [base de données historiques de la Banque d'Angleterre](#). Le **niveau d'industrialisation dans le monde, les pays développés et le Tiers-Monde** sont tirés des travaux de Paul Bairoch (tome III p.860, 1997). La **distribution des revenus dans le monde** ainsi que le **nombre d'habitants vivants en deçà du seuil de pauvreté absolue** sont issus de [Our World in Data](#) (aussi disponibles dans la base de données Gapminder déjà citée).

Présentation des données

Afin de mieux faire apparaître les véritables tendances, au-delà des variations purement conjoncturelles, nous avons lissé la plupart des données sur cinq années, c'est-à-dire que chaque valeur annuelle est remplacée par la moyenne de celle-ci et des deux autres qui l'encadrent.

Afin de mieux pouvoir comparer leurs évolutions respectives, nous avons alors transformé nos données en indices débutant à une date donnée, 1760 en général.

Enfin, dans le même ordre d'idée, certains graphiques sont présentés selon une échelle logarithmique et non arithmétique afin de mieux percevoir les taux de croissance respectifs des indicateurs, car, dans ce cas, la pente de la courbe nous donne son taux de croissance.

Remarques sur le choix de la série sur l'évolution du salaire réel

Parmi les diverses estimations de l'évolution des salaires réels, nous avons retenu la plus récente et la plus cohérente. C'est aussi celle qui fait le plus consensus. Elle a été établie par l'un des meilleurs historiens de l'économie à l'heure actuelle : Robert C. Allen. Elle s'appuie sur les estimations qui étaient déjà considérées comme étant les meilleures (celles de Charles H. Feinstein et Gregory Clark), tout en les améliorant. Elle permet d'écarter avec certitude une

estimation sensiblement divergente élaborée par Peter Lindert et Jeffrey Williamson qui est entachée d'erreurs et très orientée idéologiquement. De plus, élément non négligeable, elle est aussi corroborée par d'autres sources et méthodes comme les évolutions de la taille moyenne de la population (cf. graphique ci-dessous) ou l'espérance de vie à la naissance (cf. graphique supra). En effet, les données de taille épousent la même évolution que celle des salaires réels de R.C.Allen. Il en va de même pour l'espérance de vie qui suggère aussi une dégradation des conditions de vie durant le premier siècle de la révolution industrielle pour s'améliorer ensuite à partir de 1860. Les espérances de vie en 1860 dans les deux foyers de la révolution industrielle qu'étaient les villes de Liverpool et Manchester, respectivement de 25 et 30 ans, indiquent à suffisance la dégradation subie par la classe ouvrière au cours de ce premier siècle de révolution industrielle (cf. graphique ci-dessous).

Le calcul du taux de plus-value en GB

Le taux de plus-value a été calculé comme suit : partant de sa formulation classique, plus-value / salaires ou $(PIN - \text{salaires}) / \text{salaires}$, nous avons divisé chacun des termes de cette dernière expression par les salaires, ce qui donne $(PIN / \text{salaires}) - 1$. En divisant à nouveau le numérateur et le dénominateur par le nombre de salariés, l'on peut alors faire apparaître les deux déterminants du taux de plus-value : la productivité du travail au numérateur et le salaire réel au dénominateur : $[(PIN / \text{salariés}) / (\text{salaires} / \text{salariés})] - 1$, autrement dit : le taux de plus-value = $(\text{productivité} / \text{salaire réel}) - 1$. Son évolution dépend donc du rapport respectif entre les variations de la productivité du travail et du salaire réel : si la productivité du travail augmente plus rapidement que le salaire réel, le taux de plus-value augmente et inversement. Cette approche permet de faire apparaître les deux déterminants essentiels du taux de plus-value et d'échapper aux délicats choix comptables posés par le calcul du PIB et des salaires sur longue période en s'appuyant sur deux séries statistiques très solides qui font quasi-consensus parmi les historiens de l'économie. Marx avait bien compris toute l'importance de ce rapport relatif entre la productivité croissante du travail et l'augmentation des salaires réels puisqu'il décèlera dans leur écart croissant l'une des causes possibles des crises de surproduction : « *une surproduction qui provient justement du fait que la masse du peuple ne peut jamais consommer davantage que la quantité moyenne des biens de première nécessité, que sa consommation n'augmente donc pas au rythme de l'augmentation de la productivité du travail* »²⁸.

²⁸ Ed. Sociales, Marx, *Théories sur la Plus-Value*, tome II : 560.

Liste des graphiques (G), tableaux (T) et cartes (C)

G 1.1 : Taux de plus-value (1760=100), GB, 1760-2001

G 2.1 : Salaire réel (1760 = 100) et temps annuel de travail

G 2.2 : Taux de chômage, GB 1760-1854, UK 1855-2016

G 2.3 : Indice de Gini du revenu disponible par tête au Royaume-Uni

G 2.4 : Part des salaires, profits et rente foncière, GB, 1770-1913, prix constants 1850

G 2.5 : Taux de profit réel (1770-1913) et nominal (1800-1860), GB

G 2.6 : Espérance de vie à la naissance et salaire réel

G 2.7 : Taille médiane des hommes dans divers pays, 1820-2013

G 3.1 : Niveau d'industrialisation par habitant, RU 1900 = 100

G 3.2 : Les actifs étrangers 1810-2018

G 3.3 : Population mondiale et colonisée

G 3.4 : Répartition du Produit Mondial de 1820 à 2012

T 3.5 : Balance commerciale anglaise avec l'Inde

G 3.6 : Répartition de la production industrielle mondiale

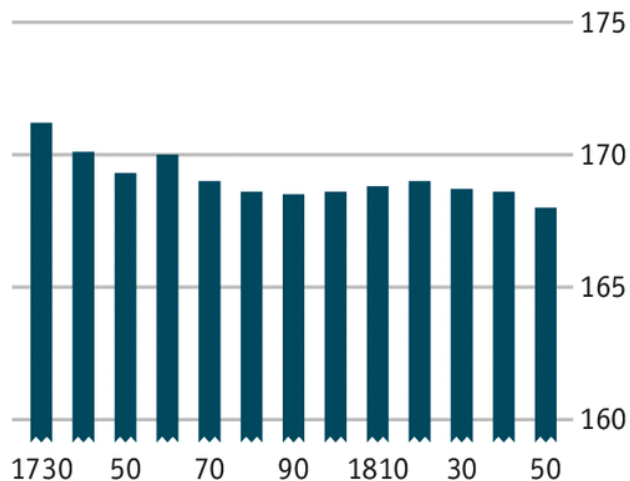
G 3.7 : Enfants vivants à 5 ans et naissances par femme, 1965

G 3.8 : Distribution des revenus, monde en 1800, 1975 et 2015

Quelques graphiques complémentaires

Mean height of English soldiers

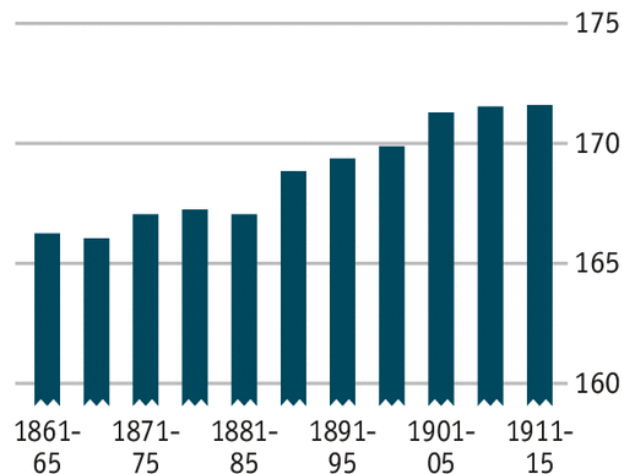
Aged 20-23 years old, cm



Source: Komlos, 1998

Mean height of men

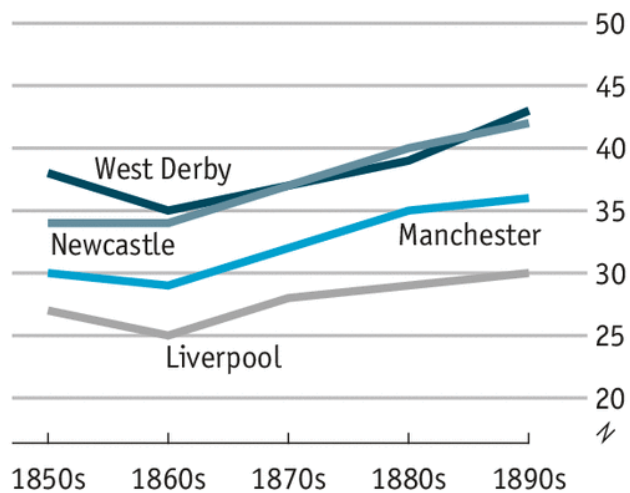
By birth cohorts, cm



Source: Hatton & Bray, 2010

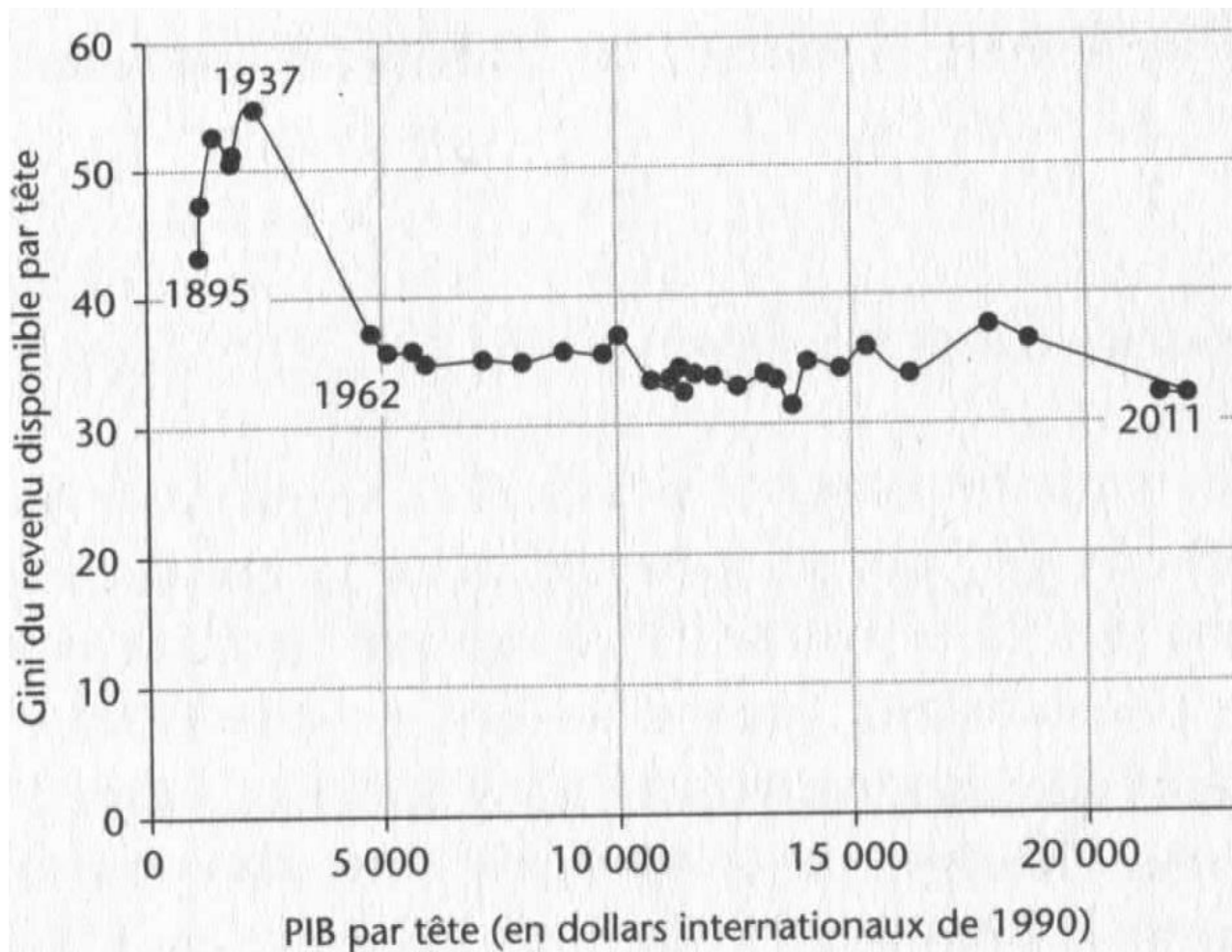
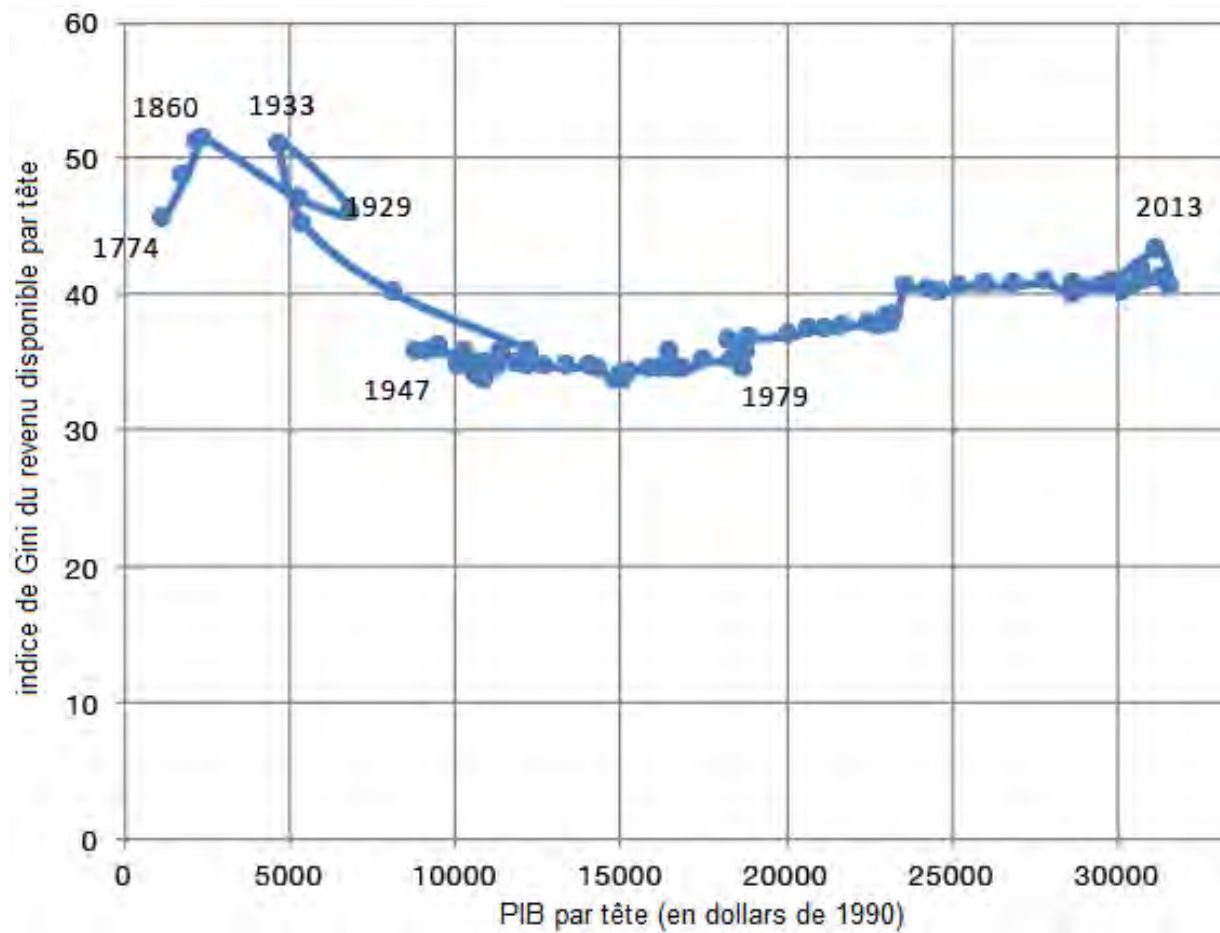
Life expectancy at birth

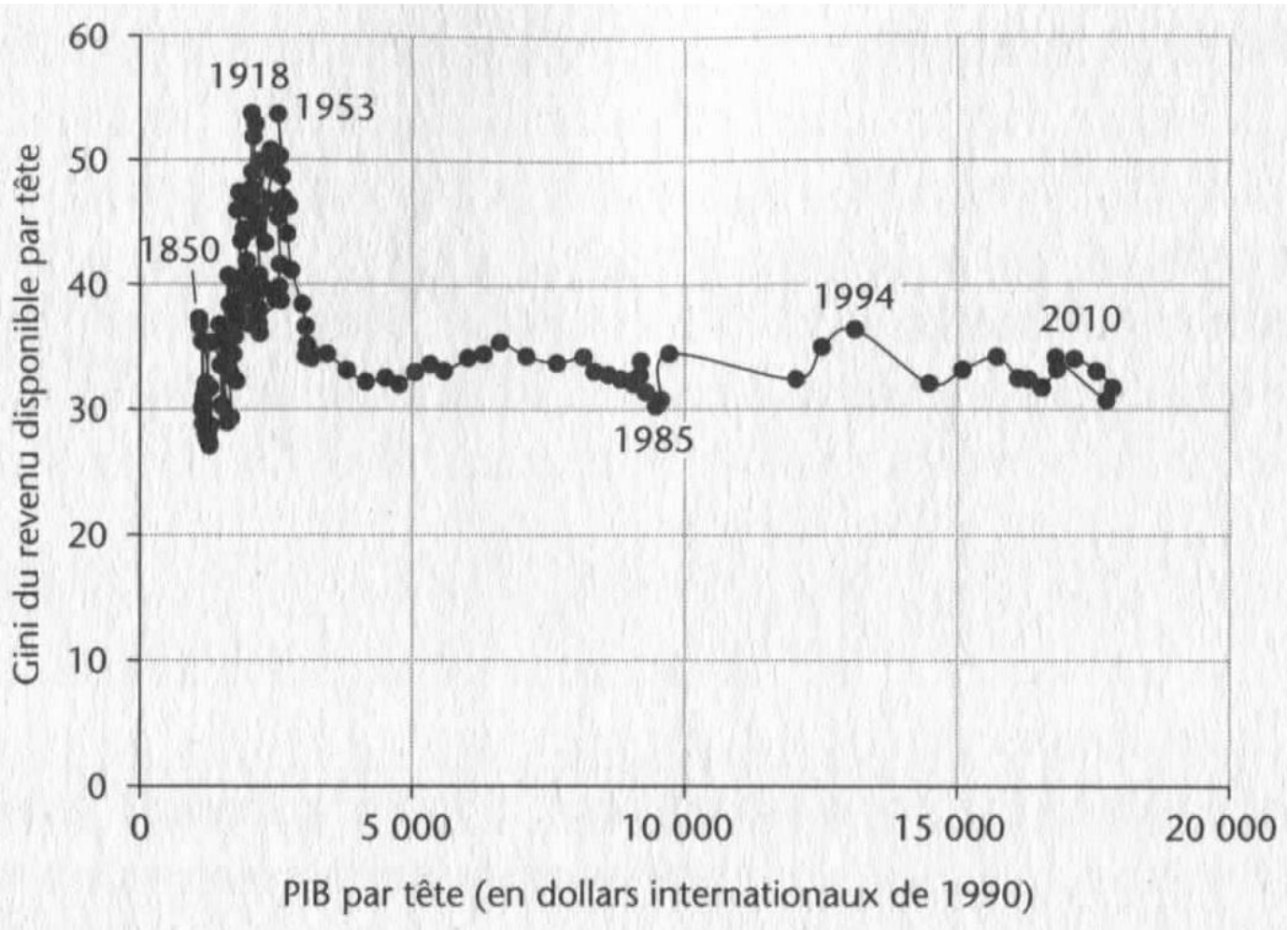
Cities in England, years



Source: Szreter and Mooney, 1998

Indices de Gini pour les Etats-Unis, le Japon et l'Espagne





Bibliographie

- ALLEN, R. C. (2007). '[Pessimism Preserved: Real Wages in the British Industrial Revolution](#)'. Oxford University Department of Economics Working Paper 314.
- ALLEN, R. C. (2009). *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge University Press, 2009.
- ALLEN, R. C. (2014). *Introduction à l'histoire économique mondiale*. La Découverte.
- BAIROCH, P. (1997). *Victoires et déboires*. Ed. Folio.
- BATOU, J. (1990). *Cent ans de résistance au sous-développement : l'industrialisation de l'Amérique latine et du Moyen-Orient face au défi européen, 1770-1870*, Centre d'histoire économique internationale de l'université de Genève.
- CASTEL, O. (1998). *Histoire des faits économiques*, Sirey.
- CHALMIN, P. (2019). *Une brève histoire économique d'un long XX^e siècle*, Ed. F. Bourin.
- CHEVET, J. M. (1996). '[Quelle 'révolution agricole' en Angleterre ?](#)'. *Histoire et Mesure* XI-3/4, pp. 389-410.
- CLARK, G. (2005). '[The condition of the working class in England, 1209–2004](#)'. *Journal of Political Economy*, 113(6), pp. 1307-1340.
- FEINSTEIN, C. H. (1998). '[Pessimism perpetuated: real wages and the standard of living in Britain during and after the Industrial Revolution](#)'. *Journal of Economic History*, 58, pp. 625-658.
- GREY, A. (2018). Dans *l'atelier du monde. Les luttes de la classe ouvrière britannique 1780-1914*. Ed. Les Bons Caractères.
- HATTON, T & BRAY, B. (2010). 'Long run trends in the heights of European men, 19th-20th centuries', *Economics and Human Biology*, vol. 8, no. 3, pp. 405-413.
- HECKER, R. (2017). 'Marx's Critique of Capitalism during the World Economic Crisis of 1857'. [Texte](#) et [présentation](#).
- HUSSON, M. (2009). '[La France au travail](#)'. Ed. L'Atelier-IRES.
- HUSSON, M. (2019). '[35 heures : retour vers le futur](#)'. A l'encontre, 8-03-2019.
- KOMLOS, J. (1998). '[Shrinking in a Growing Economy? The Mystery of Physical Stature during the Industrial Revolution](#)', *Journal of Economic History*, 58, pp. 779-802.
- LERIDON, H. (2012). '[La prévention dans la transition épidémiologique](#)'. Collège de France.
- MADDISON, A. (2001). *L'économie mondiale, une perspective millénaire*. OCDE.
- MILANOVIC, B. (2019). *Inégalités mondiales*. La Découverte.
- MARX & ENGELS : les références sont reprises dans les notes de bas de page.
- NOURRY, P. (2013). *Histoire de l'Espagne : Des origines à nos jours*, Ed. Tallandier.
- OLSON, R. S. (2014). '[Why the Dutch are so tall ?](#)'.
- PERRY, L. J., WILSON, P. J. (2004). '[Trends in work stoppages : A global perspective](#)'. International Labour Office, Working Paper No. 47, Geneva
- PIEL, J. (1989). *Esquisse d'une histoire comparée des développements dans le monde jusque vers 1850*. Ed. de l'Espace Européen.
- ROELANDTS, M. (2010). *Dynamiques, contradictions et crises du capitalisme*. Ed. Contradictions n°132.
- ROSLING, H. (2019). *Factfulness*. Ed. Flammarion.
- STERNBERG, F. (1951). *Le conflit du siècle*. Ed. du Seuil, 1958.
- SZRETER, S., & MOONEY, G. (1998). '[Urbanization, mortality, and the standard of living debate: new estimates of the expectation of life at birth in nineteenth-century British cities](#)'. *The Economic History Review*, 51(1), pp. 84-112.